



LETTRE SUR LE MARIAGE

Le mariage a le double mérite de donner à l'amour la force d'une loi, et à la loi la douceur d'une affection.

(SAINT-MARC-GIRARDIN.)

Le mariage est un lien que l'espoir embellit, que le bonheur conserve et que le malheur fortifie.

(ALIBERT.)



I

Ma chère Marie,

Vous avez entendu dire autour de vous que rien n'est meilleur ni plus beau qu'un bon mariage, et que, par contre, il n'est pas de pire malheur qu'un mauvais. Cela vous a rappelé les deux mots de Victor Hugo : « Le mariage est une greffe ; cela prend bien ou mal. »

La raison pour laquelle on a dit vrai, ma chère enfant, c'est que le mariage s'empare de nous pour la vie tout entière. Notre sort peut être tour à tour bon ou mauvais. Nous sommes exposés, dans ce monde, aux fluctuations de la fortune : chacun de nous est le jouet de circonstances plus ou moins indépendantes

de sa volonté; les événements les plus différents, les plus inattendus, nous menacent ou nous frappent. Nous pouvons être successivement malades ou valides, riches ou pauvres, puissants ou misérables; nous pouvons, par l'effort de notre travail, améliorer notre position, aussi bien que, par un coup imprévu, voir les revers nous assaillir. En un mot, tout dans notre destinée peut changer, varier ou se transformer — le mariage excepté. S'il est bon, nous sommes heureux pour toujours; s'il est mauvais, nous sommes malheureux jusqu'à la tombe.

Vous avez raison de me le rappeler, chère Marie, le mariage est un sacrement. Il fut institué pour sanctifier l'union de l'homme et de la femme, comme le baptême pour nous purifier. « En élevant le mariage à la dignité de sacrement, dit Chateaubriand, Jésus-Christ nous a montré la grande figure de son union avec l'Eglise. » A elle seule, cette considération devrait suffire pour que le mariage ne fût contracté qu'après de longues méditations et dans un profond recueillement. Je déplore avec vous qu'il en soit rarement ainsi.

Il ne vous a pas échappé que si le caractère religieux est maintes fois mis en oubli, ou s'il n'occupe tout au moins dans les esprits qu'une place secondaire, cela tient à ce que le mariage est la grande affaire de la vie, et que, par là, il touche à nos sentiments personnels, aux conventions sociales, aux exigences des familles et à nos intérêts matériels. C'est par ces multiples côtés qu'il domine toutes les préoccupations.

En attendant, puisqu'il faut bien admettre avec M^{me} de Maintenon que, « quand les jeunes filles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire », je ne m'étonne ni de vos incertitudes dans le présent, ni de vos inquiétudes pour l'avenir. Vous ne savez encore ni quand, ni dans quelles circonstances vous cesserez d'être jeune fille; mais vous avez le ferme désir de vous marier pour ne pas être seule à marcher dans la vie et pour avoir la grande joie d'élever une famille. Plusieurs mariages se sont contractés autour de vous avec une légèreté qui vous a fait peur : vous ne voulez pas que le vôtre dépende « d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues », et, plongée, par suite, dans de sérieuses réflexions, vous avez eu la pensée de faire appel à mon amitié en me demandant « mes idées sur le mariage ».

Très désireux de vous complaire en aussi grave occasion, je ne vous répondrai pas, ma chère enfant, en vous exposant toutes mes idées sur le mariage, car la question ainsi posée est beaucoup trop vaste : je vous répondrai en me plaçant à votre point de vue personnel, c'est-à-dire en partant de ce principe essentiel et fondamental que le mariage n'est une institution divine que lorsqu'il est l'union de deux âmes, et en me mettant avec vous à la recherche réfléchie de l'union la mieux

faite en même temps pour promettre le bonheur. A vos instincts, à vos propres sentiments viendra s'ajouter ainsi le contingent de mes observations et de ma vieille expérience.

Puisque rien sur notre pauvre terre ne porte la marque de la perfection, les vers de La Fontaine :

Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes,
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes,

et celui de Boileau :

Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs,

resteront toujours vrais ; mais, je l'ai déjà dit et je tiens à vous le répéter ici, ma chère Marie, celui ou celle à qui la Providence a fait rencontrer sur cette terre un être sympathique et doux qui l'aime de tout son cœur, n'a pas grand'chose à attendre de plus : il a sa part de bonheur.

II

On a beaucoup médité du mariage, et cependant le nombre de ceux qu'on en a éloignés est resté très petit. Les Italiens prétendent que l'homme et la femme qui se marient mettent la main dans un sac où sont dix couleuvres et une anguille; ils ajoutent même, pour pousser jusqu'au bout la malice, que ceux qui ont la bonne fortune de saisir l'anguille la laissent presque toujours glisser entre leurs doigts. Il y a aussi les méchantes langues qui comparent le mariage à une forteresse assiégée : ceux qui sont dehors veulent y entrer, et ceux qui sont dedans veulent en sortir. Mais ce sont là propos du domaine de la plaisanterie. La vérité, au contraire, est que les bons mariages, surtout dans le monde où vous vivez, composent la grande majorité.

Ce qui pourrait induire en erreur, si l'on parlait sérieusement, c'est que les mariages malheureux, causes de scandales et quelquefois de crimes, sont ceux que la publicité révèle; de tous les autres, on ne parle pas, et ceux-là sont généralement les bons, ceux où se rencontrent l'ordre, le calme et la dignité, voire la conformité des goûts et des humeurs; ceux au moins où l'habitude est prise de supporter mutuellement ses défauts. Pour un mariage où éclatent la discorde et la haine, il en est bon nombre où règnent la paix, où les cœurs battent à l'unisson. Il y en aurait davantage si trop d'unions ne s'étaient pas forgées à la hâte, avec imprévoyance, avec une sorte d'aveuglement; si au lieu de céder, soit à un entraînement passager, soit à des préoccupations d'intérêt ou d'ambition, on s'était inquiété de savoir si l'on était dignes l'un de l'autre, si l'on pouvait nourrir l'espoir de s'aimer toute la vie.

Montaigne a dit, en parlant du mariage : « A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est pas de

plus belle pièce en notre société » ; mais il a ajouté, avec non moins de vérité : « Il faut la rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. » Telles sont, ma chère enfant, les bases sur lesquelles tout devra reposer, celles qui vous interdisent de vous marier au petit bonheur.

Puisque le mariage est l'acte le plus sérieux de la vie, il faut se résigner à le traiter sérieusement. Les caprices, les adulations, le désir de plaire ou de briller, de jouer un rôle dans le monde, doivent être relégués à l'arrière-plan. Les mariages d'ostentation et de vanité ne valent pas mieux que les mariages qu'on semble avoir appelés ironiquement de convenance parce qu'ils se font entre gens qui ne se conviennent pas.

Nous ne sommes maîtres ni du père, ni de la mère, ni des frères et sœurs qui composent notre famille ; c'est le hasard de la naissance qui nous les donne et, quels qu'ils soient, nous devons les accepter. Le mariage est la seule intimité forcée, la seule chaîne, et la plus durable de toutes, qui dépende de notre volonté. Vous manqueriez donc, ma chère Marie, au plus important de vos devoirs envers vous-même, comme aussi envers votre famille et la société, si vous ne mettiez pas tous vos soins à faire un bon choix. Il ne s'agira pas de savoir ni quel est le plus beau, ni quel est le plus riche ; ce sont là des considérations secondaires : la beauté et la fantaisie sont de frêles pivots pour un établissement éternel. Il s'agira de fonder une association qui aura pour raison sociale le respect mutuel et une profonde sympathie.

Dans le monde où la vie n'est pas frivole, c'est-à-dire dans le monde où l'on pense et où l'on aime, une jeune fille ne devrait se marier qu'après avoir acquis le jugement et les lumières nécessaires pour savoir ce qu'elle va faire, à quoi elle s'engage et, sans vouloir l'effrayer trop, à quoi elle s'expose. Il faut qu'avant de se laisser éblouir par quelques apparences séduisantes elle se soit bien rendu compte, dans son âme, de ce mot grave entre tous : *C'est pour toujours*. Sancho Pança nous l'a dit en riant : « Pour peu qu'on soit marié, on l'est beaucoup. »

Ce que désirent le père et la mère, fussent-ils très honnêtes et très raisonnables, ne dispense en aucun cas une jeune fille intelligente d'avoir une opinion personnelle sur elle-même, sur son fiancé et sur l'avenir qu'elle entrevoit. Rien ne remplace ni ses réflexions, ni ses impressions intimes, ni même sa manière d'envisager la vie. Nul ne sait ce qui se passe dans son cœur et dans son esprit, et l'on s'expose à commettre de lourdes méprises, parfois même de cruelles erreurs, en ne lui laissant pas une large part dans les motifs qui doivent décider de son sort.

Je n'ai jamais entendu dire, sans une sorte d'effroi, cette phrase aussi légère que banale : Le mariage est une loterie, tant pis pour ceux qui n'ont pas tiré un bon numéro. Non, grâce à Dieu,

le mariage n'est pas autant qu'on le prétend un jeu de hasard : il dépend beaucoup de notre prévoyance et de nos sentiments. En face du lot de soumission et de résignation que les lois sociales lui imposent, la jeune fille a besoin de savoir qu'elle est maîtresse de son choix. Elle a pour premier devoir de veiller sur sa destinée, de se défendre si elle se sent attaquée, de se tenir en garde contre les surprises du lendemain. Qu'elle s'assure donc que, loin de vouloir attenter à son repos, le jeune homme à qui elle va appartenir n'apportera le trouble ni dans ses convictions, ni dans son âme, qu'il est digne, non seulement de son affection, mais de toute son estime, et elle pourra lui dire, avec autant de joie que de confiance : Je te donne ma vie.

Sûre alors de l'appui, de l'amour et du dévouement de celui qui aura mérité sa tendresse, elle entrera fermement dans la vie la joie au cœur, la tête haute, l'esprit ouvert, et sera heureuse d'aimer son devoir en allant, le sourire aux lèvres, à sa tâche de chaque jour. Que le début soit bon, chère Marie, et la carrière promettra d'être belle.

Les beaux matins font les beaux soirs.

Un philosophe du dernier siècle l'écrivait à l'une de ses correspondantes : « Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans un mariage bien assorti, et je ne le suis pas moins que tout le succès de cette carrière dépend de la façon de la commencer. »

III

En demandant aux jeunes filles d'apporter dans le choix d'un mari la prudence et la réflexion que comporte l'acte le plus important de la vie, je tiens aussi à les mettre en garde contre elles-mêmes, et à leur dire, au moment où elles vont décider de leur sort : Considérez comme vos meilleurs amis ceux qui vous aiment assez pour ne pas vous taire la vérité, même si cette vérité ne va pas sans amertume. Laissez-vous guider par eux ; ils cherchent à tourner vos yeux vers la lumière ; ils aspirent à élever votre esprit et votre cœur ; ils vous veulent heureuse de la bonne manière. Les jeunes filles sont dans l'âge où la pensée est encore fugitive, où les sentiments sont portés à l'exaltation, où la rêverie est envahissante, où l'imagination mérite le plus d'être appelée la folle du logis, et il n'en faut pas tant pour causer bien des méprises.

L'aimable et sensible enfant qui a déjà son idéal, mais qui n'a pas encore cessé d'être traitée par ses parents et dans son entourage comme une bonne petite fille sans conséquence, est singulièrement prédisposée à donner son cœur au premier jeune homme d'agréable figure qui la prend au sérieux. Il la regarde avec admiration, et l'enve-

loppe avec une tendresse voilée d'une atmosphère de soins, de prévenances, d'égards et de jolis compliments; il l'écoute comme elle n'a jamais été écoutée, et il l'appelle « mademoiselle » avec une respectueuse émotion. Elle est si touchée de toutes ces choses nouvelles et charmantes, si éblouie par ces rayonnements; son cœur est si troublé, sa petite vanité se redresse avec tant de reconnaissance, qu'elle ne doit pas être éloignée de prendre tout cela pour de l'amour.

A côté de la jeune fille émue et timide, qui se marie inconsidérément ou trop vite, il y a celle qui a joué le héron de la fable, et qui acculée, à force de dédains, dans ses retranchements suprêmes, veut absolument se marier. Après avoir laissé défiler, du haut de ses prétentions, les jeunes gens qu'elle ne jugeait pas dignes d'elle, et s'être persuadé qu'elle trouverait sûrement beaucoup mieux, le moment arrive où il ne se présente presque plus personne. Saisie d'effroi alors à la pensée de coiffer sainte Catherine, peut-être même de rester vieille fille, elle se décide, sans y regarder de trop près, à épouser le dernier aspirant. Or, le dernier venu de celle-ci ne vaut guère mieux, d'ordinaire, que le premier venu de celle-là, et les unions ainsi forquées ne sont pas de la bonne espèce. Se marier uniquement pour se marier est une des plus grandes fautes qui se puissent commettre.

Pardonnez-moi, chère Marie, si je jette pour un instant l'épouvante dans votre âme; mais je me trouve amené à vous déclarer qu'un grand nombre de calamités qu'on a vues fondre dans les ménages et sur les familles, — les troubles, les désunions, les antipathies, les désordres, les ruines, parfois même les crimes, — ont eu pour cause première la peur que beaucoup de jeunes filles ont de devenir vieilles filles. C'est en obéissant à la rage de se marier quand même qu'elles ont épousé à la hâte et par dépit des hommes indignes d'elles ou tout au moins incapables de les comprendre, et que tant de désastres en ont été la conséquence. Oui, ma chère Marie, si un grand nombre de dames avaient consenti à rester demoiselles, beaucoup de malheurs ne seraient pas arrivés.

Faut-il enfin vous parler, bien qu'elles soient ici hors de cause, de ces belles indifférentes auxquelles il suffit, pour assurer leur bonheur, d'être en contemplation devant elles-mêmes? Riches et superbes, rien ne les intéresse ni ne les touche: on peut souffrir ou mourir tout près d'elles, cela ne saurait les détourner un instant de leurs propres personnes. Elles traversent le monde en se laissant admirer, mais elles sont au-dessus de ce qui peut émouvoir les autres, et ne semblent pas se douter qu'elles sont aussi choquantes que suprêmes. Pour celles-là, les hommes sont si peu de chose, qu'elles ne sauraient admettre qu'un seul d'entre eux fût digne d'effleurer le bout de leurs jolis doigts. Elles ont juré de garder leur indépendance, de ne laisser à personne le droit d'exercer

une influence quelconque sur leur destinée. La plupart, en fin de compte, n'échappent ni au vide de leur esprit ni à la misère de leur âme; elles le sentent amèrement à la longue, et elles en souffrent. On en a vu même quelques-unes qui, après tant de beaux triomphes, avaient rencontré un maître, et il n'était pas rare que ce fût pour leur châtiment.

IV

Maintenant que vous voilà prévenue, chère Marie, chassons vite loin de nous ces sombres ou ces ridicules tableaux. Je veux admettre sans plus tarder qu'après y avoir bien regardé et bien réfléchi, la sage jeune fille que vous êtes aura porté son choix sur celui qui possède de véritables titres à son amour; et, cela étant, je vous demande la permission de me livrer sans arrière-pensée au plaisir de contempler, dans l'épanouissement de son cœur, une heureuse fiancée.

Les grandes joies de la jeune fille qui va devenir jeune femme viennent beaucoup moins des sentiments qu'elle éprouve que de l'amour qu'elle inspire. Elle aime et elle est aimée sans doute, mais elle aime surtout à se sentir aimée, à se dire qu'il est intervenu dans sa vie un jeune homme délicat et bien élevé qui l'admire avec une sorte d'extase, qui lui croit toutes les vertus et tous les dons de l'esprit, comme il lui voit toutes les grâces, et qui la place au-dessus de toutes les autres femmes. Ces hommages rendus à la petite adorée par un homme d'une aussi visible supériorité, donnent satisfaction tout ensemble à son cœur et à sa vanité. Voilà en quoi réside pour elle l'enchantement suprême, voilà comment se réalisent ses rêves les plus radieux.

Essayez de laisser entendre devant elle que l'élu de son cœur n'est pas un être d'exception, créé exprès pour elle, à qui Dieu a donné plus qu'à tout autre la noblesse, l'intelligence, la force et le courage, — et vous verrez de quel air de pitié elle vous regardera. Je ne dis rien de sa colère, vous ne la méritez même pas. Les autres sont si peu dignes ou si incapables de la comprendre; ils sont si loin de ses émotions intimes! Et comme ils la froissent, comme ils la font souffrir lorsqu'ils prétendent pénétrer les secrets de son cœur!

Aucun sentiment n'est délicat et sensible à l'égal de l'amour d'une jeune fille bien élevée. Il se trouble d'un regard, il rougit d'un compliment, il s'indigne d'une plaisanterie et s'irrite d'une maladresse. Les accès de franchise lui font peur, la vulgarité le révolte et l'indiscrétion lui est odieuse. Aussi la jeune fiancée renferme-t-elle avec un soin jaloux les émotions qu'elle éprouve. De tout ce qu'elle dit, soit dans la conversation générale, soit dans l'intimité, il ne faut retenir, pour avoir une idée de ses sentiments, que ce qui lui échappe.

Lorsque se trouve passé pour les jeunes filles le temps consacré aux études, leur esprit, que ne remplit plus aucune occupation forcée, ne tarde pas à se laisser envahir par les diables roses de l'imagination. Elles rêvent pendant que les jeunes gens étudient ; elles s'égarent dans l'idéal tandis qu'ils se heurtent aux réalités. Il arrive ainsi que leurs petites têtes, souvent très vives, se remplissent de toutes sortes de visions qui sont à peine du domaine de la terre ; et, parmi les choses d'ici-bas, elles en voient, elles en découvrent plusieurs que les jeunes gens aperçoivent à peine.

De là vient que le jour où une jeune fille et un jeune homme de bonne éducation se trouvent appelés, comme fiancés, à échanger leurs impressions intimes, à se dire ce qu'ils savent et ce qu'ils pensent, ils n'ont pas vu les mêmes objets ou ne les ont pas vus de la même manière. Cette poésie et cette prose qui se rencontrent ont alors à s'apprendre, dans une douce mutualité de confidences, quantité de choses qui peuvent, si les jeunes fiancés ont de l'esprit tous deux, les étonner et les intéresser beaucoup.

Pour que mon estime soit acquise au jeune homme qui aura eu le bonheur de vous plaire, j'aurai besoin d'apprendre qu'il s'est occupé de vos vertus et de vos charmes beaucoup plus que de votre fortune. Plaute, je le sais, ne persuaderait pas aisément aux hommes de notre temps que « la sagesse et le bon caractère constituent déjà une assez belle dot », et cependant ceux qui recherchent si avidement autre chose ne se doutent pas combien il avait raison.

Lorsque ce sera vraiment d'amour qu'il s'agira, que les questions d'intérêt, d'ambition et de vanité se trouveront écartées, ne demandez pas à un jeune homme dont l'âme est haut placée pourquoi il a aimé une jeune fille. Il répondrait simplement : « Parce que c'était elle ! » avec une conviction non moins profonde que Montaigne lorsqu'il répondit pour son ami La Boétie : « Parce que c'était lui ! »

Je n'ose pas prétendre qu'on devrait laisser complètement de côté les questions de fortune, puisqu'elles sont entrées dans les exigences et les mœurs d'une société où elles semblent s'imposer tous les jours un peu plus ; mais je tiendrais à ne pas les voir figurer en première ligne, comme cela se voit trop souvent, par la très grande, très simple raison que le mariage veut être fondé avant tout sur l'estime et l'affection mutuelles.

Les jeunes gens qui se marient en s'aimant de tout leur cœur, entrent dans la vie avec tant de joie et de confiance, qu'ils n'ont pas besoin pour être heureux des secours de la richesse. Si la Providence doit leur réserver quelques épreuves, ce ne sera pas un malheur : il est moralement sain, il est fortifiant de débiter dans la vie par l'effort et la lutte. Les jeunes époux seront deux pour se défendre, et, en se serrant bien, ils puiseront dans leur amour tout ce qu'il faut d'énergie pour se

tirer d'affaire avec honneur. Chez ceux que soutient une profonde sympathie, les moyens d'action et les forces de résistance s'accroissent à mesure que surgissent les obstacles. Aptitudes, courage et dévouement, tout grandit en proportion de l'attachement réciproque, et il faudrait des tourments exceptionnels pour que deux êtres qui se tiennent solidement ainsi par la main et par le cœur ne parviennent pas, en marchant avec foi dans le même chemin, à élever une famille unie et à fournir une honorable carrière.

V

Quand vous aurez cessé d'être *mademoiselle* pour devenir *madame*, veillez à ce que la transition se fasse sans trop de brusquerie. Prenez tout aussitôt de bonnes habitudes ; elles sont aussi douces que les mauvaises sont tyranniques. Quelle que soit l'exubérance de votre jeunesse, ne débutez pas dans cette vie nouvelle par l'affolement et le tourbillon. Ne comptez, pour vous donner des joies réelles, ni sur ces étourdissements, ni sur ces excitations mondaines qui ne manqueraient pas de vous réserver les plus tristes surprises.

Ce que vous apprendra le monde, quand vous le connaîtrez un peu, vous fera sentir et comprendre comment il se fait qu'on est si bien chez soi. Si vous laissiez envahir votre existence par les plaisirs, vous la rendriez vide, frivole, décevante et stérile pour le bien. Le bonheur qu'on possède fuit devant celui qu'on cherche, et l'on ne se trouverait presque jamais mal si l'on ne s'inquiétait pas tant d'être mieux ou autrement. Il n'était pas philosophe morose autant qu'on le pourrait croire celui qui a dit : « Vous ajoutez à votre vertu ce que vous retranchez à vos plaisirs. »

Ayez tout de suite un chez vous bien ordonné, bien gracieux, bien vivant, où régneront bon accord et belle humeur, et où vous prendrez gaiement l'habitude de vous plaire. Rien de ce que vous donnerait le monde ne vaudrait les joies pures et douces du foyer, celles qui jamais ne s'épuisent, celles qui, pour les âmes sensibles, sont exemptes d'amertume. Au rebours des plaisirs frivoles, elles ont toujours de bons lendemains.

En vous tenant sagement à l'abri des excitations et des excès, de quelque genre qu'ils puissent être, vous aurez longtemps le goût de tout sans être rassasiée de rien. Avoir toujours quelque chose à désirer sans envier le sort de personne, tel est le secret des plaisirs durables, ceux auxquels à votre âge il convient d'aspirer. Vous garderez, en toute occasion, votre calme, votre modération, votre bon goût, et nul doute que votre jeune mari ne soit heureux de répondre à l'état de votre âme par sa réserve et sa délicatesse.

La femme qui travaille le plus sûrement à son

bonheur intime est celle qui traverse la vie les yeux baissés, en se vouant tout entière à son mari et à ses enfants. C'est surtout pour la mère de famille qu'il est vrai de dire que le bonheur est en soi, chez soi et autour de soi. Voulant rappeler aux Eliens que la femme vertueuse doit être sédentaire, Phidias fit une statue de Vénus dont un pied posait sur la carapace d'une tortue. — « O belle Vénus, que signifie cette tortue que vous pressez sous un pied délicat? — C'est une leçon que Phidias a voulu donner aux personnes de mon sexe : il leur conseille, par cet emblème, de rester toujours attachées à leur maison, comme la tortue, sans jamais y faire plus de bruit qu'elle. »

Ce que vous chercherez au dehors, vous le savez déjà, c'est la charité. Vous lui devrez vos meilleures émotions ; vous lui devrez aussi d'échapper à l'ennui, ce ver rongeur qui aigrit le caractère et dessèche le cœur. S'ennuyer, c'est ne penser qu'à soi. La piété et la bonté ne vous porteraient pas à venir au secours des malheureux, qu'il vous suffirait, pour faire le bien, de regarder autour de vous et de raisonner juste : ce que vous ne feriez pas par charité, vous le feriez par équité.

Quant aux distractions, vous les demanderez à la famille, aux amis, aux voyages, aux arts, aux bons théâtres, aux bons livres et à quelques relations extérieures qui deviendront agréables si elles ont été prudemment choisies. Votre existence ainsi réglée sera calme et souriante, et il y aura autre chose dans vos préoccupations que des toilettes nouvelles et des futilités.

Je me hasarde à faire allusion à vos robes et à vos chapeaux, ce qui n'est guère de ma compétence, parce que je tiens à ce qu'au moment où il vous sera permis de porter comme jeune femme des toilettes qui vous étaient interdites comme jeune fille vous ayez assez d'empire sur vous-même pour vous garder de l'éclat et de la profusion. « Jeune fille qui trop se pare, dit un vieux proverbe, gâte la figure de Dieu. » Qu'elles soient jolies ou non, c'est à la simplicité dans les manières comme dans les ajustements que les femmes empruntent leurs véritables charmes. Saint-Evremond n'allait pas trop loin en disant : « Une femme affectée et prétentieuse n'est jamais jolie. » Au moins, n'est-elle jolie que pour un temps très court : un éblouissement n'est pas un enchantement.

VI

Du jour où vous serez mariée avec l'élu de votre cœur, éloignez-vous des amies qui se seront mariées autrement. Celles à qui l'ambition, l'intérêt ou la vanité aura donné un mari n'ayant plus ni santé, ni jeunesse, ni honneur peut-être, ne vous pardonneraient pas de n'avoir obéi qu'à de nobles et généreux sentiments. Toute sympathie, toute

communion d'idées sont impossibles entre elles et vous : vos joies se composent d'éléments trop différents, et les exemples qu'elles vous donneraient, fussiez-vous ne pas les suivre, vous seraient toujours funestes.

Je ne puis trop vous recommander, à ce propos, de vous montrer sévère dans le choix de vos relations un peu habituelles. Ne compromettez pas dans une fréquentation douteuse votre délicatesse native et les fruits d'une bonne éducation. Vous exposer à l'ennui, ce serait encore trop. On prend aisément les manières, les habitudes, le langage des personnes avec lesquelles on vit ; parfois même, on se laisse aller à suivre leurs conseils. Et puis, ce sont surtout les femmes que l'on juge d'après le milieu dans lequel elles se plaisent ; il faut veiller à ce que ce milieu soit sain, honnête et intelligent. « Bon renom s'acquiert par bonne hantise », dit un autre vieil adage.

Maintenant, chère Marie, ce que vous voudrez de plein cœur, sans avoir aucune violence à faire à votre légitime orgueil, c'est que, beauté à part, votre mari vous soit supérieur. « Dans la vie comme à la promenade, la femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle. » Ce n'est pas à tort qu'on a fait cette comparaison. Plus les femmes voudront sortir du rôle qui leur est assigné par la nature, plus elles tendront à se rendre indépendantes, moins elles seront aimées. Une bonne part de l'affection durable qu'elles inspirent à leurs maris vient de l'appui qu'ils leur prêtent et du besoin qu'elles ont de lui. Du reste, en dépit de quelques éclairs de révolte, la femme aime à être dirigée et dominée ; elle a pour celui qu'elle aime une trop grande admiration pour n'être pas toute disposée à croire qu'il en sait plus qu'elle, plus même que tout le monde, et ce n'est pas là une des moindres causes de son bonheur et de sa fierté.

C'est dans le ménage, je veux dire dans la vie intérieure et intime que le mari cesse d'être le maître et qu'il lui convient d'obéir. Une femme intelligente et bonne exerce auprès et autour d'elle une si précieuse influence par sa douceur, sa grâce, son tact et sa bonté, que le mari serait un fou s'il tentait de s'y soustraire. Le bon ton, le bon langage et les bonnes manières, les convenances et les délicatesses sont tout particulièrement du ressort de la femme. Elle en est la gardienne, elle en a la responsabilité dans sa maison, là où les meilleures traditions seraient compromises si les bien-séances étaient mises en oubli. Tout ce qui semble petit tient à quelque chose de grand, et, dans cet ordre d'idées, rien n'est insignifiant.

En outre, la femme est toujours, par la sûreté de ses instincts, sa clairvoyance et la droiture de son cœur, le plus utile conseiller de son mari. Elle peut, par ses avis autant que par sa prudence, lui donner une valeur et une force qu'il ne saurait puiser ailleurs. Personne n'est placé aussi bien

qu'elle pour le guider, l'éclairer et parfois l'inspirer. Aussi, loin de détourner le compagnon de sa vie du travail et de l'étude, elle lui donnera ses plus tendres, ses plus chaleureux encouragements pour le soutenir dans ses efforts et pour l'aider à triompher. Dans un ménage où règnent l'ordre, l'estime et le bon sens, la tutelle est réciproque aussi bien que les efforts sont mutuels : l'homme apporte l'appui de sa force et de son savoir, et la femme offre, en échange, son intelligence de toutes choses et les trésors de son cœur.

Lorsque vous serez à l'œuvre, chère Marie, non seulement pour prêter à votre mari le secours de votre sagesse et de votre affection, mais aussi, et surtout, pour diriger l'éducation de vos enfants, pour former leur esprit et leur cœur, je vous adjure de ne pas reculer devant les entreprises difficiles. En n'allant pas jusqu'au bout, avec persévérance, on perd le fruit des meilleurs commencements. Ne vous arrêtez pas en route; n'ayez ni faiblesse ni défaillance; dépensez tout votre cœur, toute votre volonté. Faites appel à cette grande force bien connue des femmes qui s'abrite modestement sous le nom de patience, et sûrement vous réussirez; les cœurs patients sont les grands cœurs. Ne laissez pas la tâche être au-dessus de votre courage : bien rarement, c'est le puits qui est trop profond; presque toujours, c'est la corde qui est trop courte.

Si, dans l'heureuse intimité où je me plais à vous confiner, des différends ou de simples divergences d'opinions viennent à surgir entre vous et lui, ce qui peut toujours arriver, puisque les êtres intelligents ont chacun leur manière de voir et de sentir, vous en ferez mutuellement votre profit en vous donnant sans réticence vos motifs et vos explications. Entre gens de goût et de bonne éducation, ces choses se passent en pleine ouverture de cœur, avec tact, avec bonté même; et jamais il ne s'y mêle une parole amère ou cruelle, car il est deux baumes qu'il est sage d'apporter partout dans la vie intime : la patience et la douceur.

Ces échanges d'idées et de sentiments, ces petits débats contradictoires seront un moyen de vous montrer l'un à l'autre tels que vous êtes, et le résultat sera bien souvent de vous estimer un peu plus. Ils auront aussi pour heureuse conséquence de bannir de votre jeune ménage la bouderie, la mauvaise humeur, ou ces silences prolongés que chacun interprète à son gré, quoiqu'en réalité ils ne signifient rien. Il y a trop de choses importantes et sérieuses dans une maison, il y a aussi trop de charmes à y respirer librement, sans contrainte et sans arrière-pensées, pour laisser place à ces petits fléaux, d'origine ordinairement puérile, qui, lorsqu'ils durent ou se renouvellent, peuvent empoisonner la vie : non seulement ils serrent le cœur, mais ils paralysent aussi la pensée.

VII

Tout devient possible et acceptable dans la vie conjugale, même à travers les luttes et les orages du dehors, lorsque l'union des âmes est cimentée par une profonde sympathie, pierre fondamentale du mariage.

L'homme le plus heureux est celui qui trouve le bonheur dans sa maison. Or, ne l'oubliez jamais, chère Marie, ce bonheur sera votre ouvrage. Recevez chaque soir votre mari, au retour de ses travaux, les bras ouverts et le sourire aux lèvres, et tous les tracasseries seront oubliés, et il aura le cœur content. Il puisera, dans cet accueil toujours égal et toujours sincère, le courage et la sérénité qu'exigera de lui la tâche du lendemain. Pour celui à qui une jeune fille intelligente et bonne a fait librement, avec autant d'enthousiasme que de réflexion, le don de son cœur, il n'y a plus en réalité de mauvais jours. On l'atteindra peut-être et souvent dans ses intérêts, dans son amour-propre, dans sa fierté, dans ses plus légitimes revendications; mais il gardera son amour, le plus précieux de ses biens. Quels que soient les dangers qui le menacent ou les amertumes dont on l'abreuve, il sait qu'il retrouvera au foyer où il se réfugie un soutien et une consolation. Il ne se laissera ni abattre ni succomber, parce qu'un ange tutélaire est là pour veiller sur l'être aimé, pour se jeter, à chaque nouvelle atteinte, entre lui et le malheur.

Le genre de supériorité que beaucoup de femmes ont sur leurs maris vient d'un sentiment exquis, profondément intime, composé, dans son humble manifestation, d'amour et de devoir, sentiment que rien n'altère, que rien ne saurait ébranler. Il est là, toujours au guet, à chaque heure de la vie, dans les questions les plus grandes comme dans les plus petites, pour servir d'appui, de guide, d'encouragement et de modération à ce mari tendrement aimé, à qui tout manquerait si la chère créature qui préside à sa vie cessait d'être à ses côtés. Le mari a peut-être plus d'esprit, plus de savoir que sa femme; mais il n'a pas cette sollicitude du cœur, cette préoccupation constante, cette inquiétude de toutes choses dont il a tant besoin, et dont il sait à peine qu'il profite, tant sa femme a mis de soins et de délicatesse à lui en faire une douce habitude. Qu'elle ne vienne pas à disparaître, cette excellente compagne, car il se ferait alors dans la vie du pauvre abandonné un vide immense que lui-même n'aurait pu prévoir, et qui le jetterait dans l'épouvante et l'anéantissement. C'est pour notre bonheur que nous aimons notre femme; c'est par nos besoins et nos souffrances qu'elle s'attache à nous.

Un bon mariage est si bien le plus grand bonheur d'ici-bas (car c'est la conclusion à laquelle nous voulions aboutir) qu'il remplace à lui seul tous les autres bonheurs. Grandeurs et richesses sont peu

de chose pour deux êtres étroitement unis qui peuvent se dire dans leur paisible solitude : Notre bonheur est en nous-mêmes et dans nos chers enfants ; rien de ce que donne le monde ne se compare aux joies pures de notre foyer, et nulle puissance humaine ne peut nous les ravir. Et puis, chère Marie, toutes les joies de la terre sont accidentelles ou passagères ; celle de vivre ensemble, côte à côte, les yeux dans les yeux, en se vouant entièrement l'un à l'autre, est une joie de tous les jours et de tous les instants : elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, et elle sera la même demain.

Quand je vous aurai fait part, ma chère Marie, d'un détail, puéril peut-être, mais qui, à mes yeux et au point de vue du bon goût, n'est pas sans importance, vous saurez tout ce que j'avais à vous dire sur la grosse question qui nous occupe. Je demande aux jeunes époux, en vous priant de ne pas sourire, d'être sobres de protestations, soit en caresses déplacées, soit en petits noms ridiculement tendres. Tous les instants d'une existence commune qui s'écoule dans une douce harmonie sont la manifestation la plus vraie de leur amour : ils s'aiment trop pour avoir besoin de se le dire, et surtout de le dire aux autres.

Et vous aurez été, chère enfant, la plus heureuse

des femmes si, arrivée au bout de votre carrière, fût-elle très longue, vous n'avez pas cessé d'être belle et aimable aux yeux de votre mari. La vieillesse n'apportera aucun trouble dans vos heures de recueillement, parce que vous aurez mis assez de bonnes choses dans votre passé pour entretenir toujours vive et charmante la lumière des souvenirs.

Aucune existence n'étant à l'abri des épreuves, même les plus cruelles, vous aurez le malheur peut-être d'être frappée dans vos plus intimes affections par la perte de votre bien-aimé mari ou de vos chers enfants. Vous vous rappellerez alors que la douleur est une des conditions auxquelles Dieu nous a donné une âme immortelle. Tous les secours humains seront impuissants à soulager votre cœur ; mais la religion, suprême refuge, vous apportera le baume qui panse toutes les blessures, le rayon de lumière qui nous montre le ciel. Le divin Maître vous donnera l'espoir de retrouver là-haut ceux qui vous ont chérie sur la terre ; seul, il vous consolera et vous délivrera,

Lui dont les bras cloués ont brisé tant de fers !

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, par THUREAU-DANGIN.

Ce n'est pas d'une biographie édifiante qu'il s'agit ici. Ce nouvel ouvrage d'un historien académicien est une étude littéraire et artistique de ce x^v^e siècle qui vit les débuts de la Renaissance italienne et, en même temps, une merveilleuse floraison de sainteté. Saint Bernardin de Sienne, dont nous pouvons admirer au Louvre l'ascétique figure peinte par Luca Crivelli, est un charmant saint digne de son père spirituel, saint François d'Assise, mais ce fut aussi un énergique prédicateur populaire, attirant les foules autour de lui sur les places publiques, convertissant en quelques jours des villes entières. Ses sermons, recueillis par ses auditeurs et récemment retrouvés, sont d'une originalité extrême qui nous transporte bien loin de l'éloquence religieuse moderne. Pour les comprendre, il faut leur restituer leur cadre, et c'est ce qu'a fait, avec un grand talent, M. Thureau-Dangin, en nous montrant l'Italie d'alors, ardente et brillante, à la fois pieuse et païenne. Ce beau livre d'histoire a donc un double intérêt pour celles de nos abonnées qui aiment les lectures sérieuses (1).

(1) Plon, rue Garancière. — 3 fr. 50.

UNE ANNÉE DE FÊTES RUSSES, par VERA VEND.

La réception triomphale faite récemment au tsar donne une grande actualité à ce volume. L'auteur nous décrit, avec beaucoup de poésie et de curieux détails, les diverses fêtes religieuses et populaires de la nation russe, qui a scrupuleusement conservé les vieilles traditions. C'est d'abord le grandiose sacre des empereurs, que Moscou a vu revivre, il y a quelques mois, puis la Pentecôte, Noël, Pâques, les cérémonies symboliques des noces et des sépultures, la foire pittoresque de Nijni-Novgorod.

Cela est d'autant plus intéressant que nous l'ignorons davantage, et que tout ce qui se rapporte à la Russie est maintenant à l'ordre du jour. On devait déjà à Vera Vend une belle biographie de son père, l'amiral Nevelskoy, et de sa mère, une héroïne, qui le suivit dans ses aventureux voyages en Asie centrale (1).

LE LIVRE DES REINES, par ERNEST TISSOT.

Quatre études, accompagnées de quatre portraits, nous mettent sous les yeux, parmi les femmes qui,

(1) G. Havard, 2, rue de Richelieu. — 3 fr. 50.

de nos jours, portent des couronnes : la reine Victoria ; sa fille, l'impératrice Frédéric ; l'impératrice d'Autriche ; la reine d'Italie. « Légers émaux », comme les appelle leur auteur, ces portraits sont surtout anecdotiques ; les physionomies y apparaissent peut-être sous un jour un peu partial ; mais comme elles sont destinées à l'histoire, c'est déjà un coin d'histoire contemporaine que nous donne ce livre d'une lecture agréable. Nous regrettons seulement de ne pas le trouver plus complet : il nous semble que le titre appelait d'autres figures royales, et que, par exemple, Carmen Sylva, la reine-poète, d'un charme si particulier, que l'impératrice-douairière de Russie, cette femme et cette mère modèle, la reine d'Espagne, y avaient leur place marquée (1).

LE MARIAGE DE CLÉMENT, par MARY FLORAN.

Ce nouveau roman d'un auteur maintenant bien connu de nos lectrices, a les mêmes qualités que les précédents : une intrigue simple, intéressante, prise dans la vie quotidienne, des caractères vrais et attachants. L'amour de Monique pour le camarade d'enfance auquel on l'a toujours destinée, et qu'un autre sentiment éloigne d'elle ; sa réserve fière jointe à son dévouement, en font une des plus charmantes parmi les nombreuses jeunes filles créées par Mary Floran, et près desquelles se placent des figures de mères et d'aïeules, que nous leur préférons presque, tant elles sont justes et sensées. Ajoutons que ce roman peut être lu par toutes nos abonnées (2).

AUX JOURS D'ÉPREUVES, par DANIELLE D'ARTHEZ.

Nous pouvons dire la même chose de celui-ci, destiné à prouver aux jeunes filles que les revers les plus rudes développent souvent en nous des forces ignorées, et rendent notre vie meilleure et plus noble que, sans cela, elle ne l'eût assurément été. Des deux jeunes filles que ce roman met en scène, l'une est ainsi fortifiée par l'épreuve ; l'autre, au contraire, demeure écrasée sous le poids de sa nature molle et romanesque. Et cependant Mathilde, l'héroïne du livre, ne nous est qu'à demi sympathique, peut-être à cause d'une sorte de sécheresse, d'âpreté qui se communique au ton de

tout l'ouvrage, d'ailleurs intéressant et bien moderne dans ses détails (1).

THÉÂTRE DE SALON : RÊVE D'UNE HEURE, par J. FRANCE et A. MAGNIER.

Souvent, on nous demande des comédies pouvant être représentées en famille. Ces deux volumes répondent à ce désir : exceptons toutefois, dans le *Théâtre de salon* (dû à M^{me} Jeanne France seule), la première pièce : *Soupçonnée*, qui ne saurait *aucunement* convenir à des jeunes filles. Les quatre autres sont agréables et faciles à jouer. *Rêve d'une heure* est une courte saynète en vers à laquelle sont ajoutées deux poèmes, l'un d'opéra-comique, l'autre de petit drame lyrique, dont on peut se procurer la musique. Ce genre de distractions scéniques est maintenant si répandu que nous signalons avec plaisir ces petites pièces, dont le grand nombre de personnages peut, il nous semble, se réduire suivant les exigences des jeunes troupes d'acteurs (2).

VACANCES D'UN JOURNALISTE, par VICTOR FOURNEL.

Ces esquisses de voyage, qui remontent déjà à quelques années, ont conservé tout leur intérêt, grâce au style charmant du chroniqueur regretté auquel elles sont dues. C'est à travers l'Angleterre, les Vosges, l'Espagne, l'Autriche qu'il nous promène, contant ici une anecdote, là, décrivant avec une vivacité pittoresque, évoquant les souvenirs historiques ou les merveilles d'art.

Dans la même collection, parmi beaucoup d'excellents ouvrages, nous signalerons *les Alpes*, par Xaxier Roux, un autre aimable récit de voyages, deux intéressantes nouvelles historiques réunies sous le titre : *Révolutions d'autrefois*, par A. Genèvey, et une amusante histoire, *Grandeur et décadence d'une oasis*, par Ch. Wallut, qui nous raconte les aventures d'un équipage perdu en Afrique. Tous ces livres destinés à la jeunesse conviennent également aux bibliothèques de paroisses (3).

A. CHEVALIER.

(1) Firmin-Didot. *Bibliothèque des Mères de famille*. — 2 fr. 50.

(2) Société libre d'éditions des gens de lettres, 12, rue d'Ulm. — 2 fr. chaque.

(3) Téqui, rue du Cherche-Midi, 33. — Chaque volume, 2 fr.

PENSÉES ET MAXIMES

Les prodiges vivent comme s'ils avaient peu de temps à vivre, et les avares comme s'ils ne devaient jamais mourir.

(JOURBERT.)

* * *

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

(LAROCHOUCAULD.)

ADOPTÉE

SUITE



ENTRÉE dans la petite salle où ses parents se trouvaient seuls, elle dut s'exécuter et donna les motifs de son subit retour.

M^{me} Serfaille ne répondit rien : il arrivait, hélas ! ce qu'elle n'avait que trop prévu, et elle n'osait toucher à la cruelle blessure qui avait atteint l'amour-propre et les espérances de Nadine, qu'elle, sa mère, plaignait malgré tout !

Son mari ne fut pas retenu par le même sentiment.

— Eh bien, dit-il résolument, c'est fini, Nadine, il faut en prendre ton parti. Nous t'avions éloignée de nous dans l'espoir de te faire un bel et brillant avenir. Les circonstances ont porté le premier et le plus terrible coup à ce château en Espagne que nous voulions bâtir pour toi, et qui commençait à s'édifier ; tu as achevé de le démolir... Pas de regrets inutiles, maintenant, qui te gâteraient la vie, reprends ta place parmi nous, ton nom, ton existence d'autrefois ; et si, comme je l'espère, tu es courageuse et résignée, tu seras heureuse, plus même peut-être que tu ne l'eusses été dans la voie où notre imprudente ambition t'avais engagée.

— Moi ! heureuse ici, fit Nadine, jamais ! D'abord, je n'y resterai pas ; ma place parmi vous, je veux bien la reprendre, mais pour quelques mois seulement, car, dès ma majorité, je me marierai, que cela plaise ou non au marquis ; il m'a rendue libre, et je puis me passer de son consentement. Quant à mon nom, ce n'est pas la peine de quitter celui que ma marraine me faisait porter, puisque, dans quelque temps, j'en changerai. Maintenant, pour la vie commune à laquelle vous souhaitez que je me réhabitue, c'est un essai pénible et inutile que je ne ferai pas, puisque je ne suis pas appelée à la mener, et que, du reste, elle serait au-dessus de mes forces, au-dessus de ma volonté.

— Nadine, répliqua M^{me} Serfaille, je crains que tu ne te berces encore d'une illusion. Si M. d'Histal ne te donne aucune fortune (ce que, dans son mécontentement, il peut faire), crois-tu que M. de Lauzan persiste dans son intention de t'épouser ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre, répondit Nadine à qui, à mesure qu'elle parlait, l'orgueil remontait à la tête comme une fumée dangereuse et lui faisait voir en beau des choses qui, un instant auparavant, dans le secret de sa pensée, la remplissaient d'inquiétude. M. d'Histal, ajouta-t-elle, peut me prendre ma fortune, il ne me prendra pas l'amour de mon fiancé !

— Et encore, ma fortune, poursuivit-elle au bout d'un instant, s'exaltant de plus en plus, comme si le propre son de sa voix l'eût convaincue elle-même de la réalité de ce qu'elle souhaitait, le marquis me privera peut-être d'une partie de son héritage, mais la fortune de ma marraine sera pour moi ; c'était, je crois, son intention première, il ne reviendra pas là-dessus. Le pis qu'il puisse m'arriver, c'est qu'il en conserve une partie en voyage...

Son père et sa mère n'ajoutèrent plus qu'un mot : — Que Dieu t'entende !

Et ils la laissèrent à ses illusions, qu'ils ne partageaient pas.

Nadine étant montée à sa chambre, M^{me} Serfaille dit à son mari :

— Pauvre enfant ! elle n'en a pas fini de souffrir !...

— Non, répondit-il, non, hélas ! Elle avait besoin d'une leçon, la première ne lui a pas réussi... il en viendra d'autres, je le crains, plus dures encore !

— Mais saura-t-elle les supporter et les comprendre ? Pourquoi nous en sommes-nous séparés !...

— Oui, pourquoi ? fit M. Serfaille, mélancolique ; le grand coupable, c'est moi... Je la voulais riche, je la voulais heureuse. J'ai oublié que le premier bien, le premier gage du bonheur d'un enfant, c'est l'affection de son père et de sa mère, puis l'éducation en rapport avec sa position : sérieuse toujours, modeste, s'il le faut, qu'ils lui donnent. J'étais de bonne foi, mais je me suis trompé... Et j'en suis bien châtié, ajouta-t-il, une larme près des paupières.

M^{me} Serfaille la devina plutôt qu'elle ne la vit, et en fut émue.

— Je le sais, dit-elle, et je ne t'accuse pas. J'aurais dû, moi aussi, écouter mon instinct maternel qui disait non, refuser...

— Tu l'as fait, mais j'ai insisté, et alors, alors, tu as cédé. Ah ! que je voudrais pouvoir effacer ces douze années de la vie de cette enfant, ôter de son cœur, de son âme l'empreinte qu'on y a mise, recommencer son éducation, l'élever comme nous avons élevé les autres : Suzanne, si raisonnable si heureuse ! Lucie, si douce et si bonne ! Mais il est trop tard, irrémédiablement trop tard !

— Non, fit M^{me} Serfaille, dont le cœur maternel se refusait à l'abandon de toute espérance, non, il n'est pas trop tard. Si elle nous est rendue pour toujours, il me semble qu'à force de patience et de tendresse, je la reconquerrai, que je retrouverai mon influence sur elle pour modeler à ma guise

cette jeune âme malléable encore. Pense donc ! elle n'a que vingt ans ! Et c'est notre fille, enfin, elle a au fond du cœur des sentiments pareils aux nôtres, à ceux de ses frères et sœurs ; l'éducation a pu les déformer, les cacher, les étouffer ; ils ne sont pas morts, et j'espère, malgré tout, en leur réveil.

— Pauvre femme ! fit M. Serfaille, pauvre mère ! Je crains bien que, comme Nadine, tu ne te berces d'illusions... Le mal est plus profond que tu ne le crois, ton enfant ne te reviendra pas ainsi, ou bien c'est qu'une catastrophe inattendue te la ramènerait.

Les jours, les mois qui suivirent semblèrent tristement donner raison à M. Serfaille ; Nadine, minée par une inquiétude secrète, qu'elle se refusait à avouer, était de plus en plus irritable, capricieuse, difficile à vivre. Dédaigneuse de tout, le blâme était sans cesse sur ses lèvres, ou le mépris. La gaieté forcée, qu'elle s'imposait pour cacher ses angoisses, se traduisait en moqueries plus méchantes que spirituelles. Il fallait, pour les supporter, l'inaltérable patience de sa mère et le dévouement affectueux de ses frères et sœurs.

Pâques en avait ramené définitivement deux : Adrien, son dernier examen passé, venait près de son père partager sa tâche ; Lucie, ses dix-sept ans accomplis, quittait la pension pour aider sa mère à la place de Suzanne, partie. Comme leurs aînés, ces enfants étaient charmants ; néanmoins ils ne trouvaient pas, avec leur simplicité, grâce devant Nadine, qui les bousculait en toute occasion sans qu'ils lui en gardassent la moindre amertume. Dans leur âme ingénue, leur sœur était une malade, d'un mal moral qu'ils ne comprenaient pas, mais qu'ils respectaient.

Nadine fréquentait très peu Suzanne ; une intimité avec la femme d'un notaire eût pu la gêner dans la suite de sa vie, aussi elle prenait garde de ne pas la laisser établir. Elle voyait sa sœur, lorsque celle-ci venait chez ses parents, mais n'allait jamais chez elle.

Elle ne faisait non plus aucune visite dans le voisinage ; sa situation fausse la gênait, sans qu'elle voulût l'avouer, et la solitude lui convenait mieux. Elle n'allait même pas chez M^{me} de Ferques, qui demeurerait à deux pas ! Il est vrai que Stanislas n'y était point encore et que c'était lui, surtout, qu'elle eût aimé à voir, pour avoir des nouvelles de Paris et des d'Histal.

Elle n'en entendait plus parler ; ses amies, en pleine saison mondaine, n'avaient pas le temps de lui écrire, et M^{me} Roumer n'était pas à Paris en ce moment. Elle avait reçu, d'Hugues de Lauzan, deux ou trois lettres brèves, un peu gênées ; du reste, peu de temps après elle, lui-même avait quitté Paris, temporairement. Il faisait un voyage de printemps en Algérie et, dans une de ses courtes missives, il avait spécifié qu'il reviendrait « pour le 20 juin ». La précision de ce souvenir avait fait sourire Nadine d'espoir et d'orgueil.

Les premiers jours de juin, dans le courrier de ses parents, la jeune fille trouva l'enveloppe élégante d'un faire-part. Intriguée elle l'ouvrit et, malgré elle, poussa un grand cri ! Le marquis et la marquise d'Histal faisaient part à M. et à M^{me} Serfaille de la naissance de leur fille Marie...

Ils avaient un enfant !

La foudre tombée aux pieds de Nadine ne l'eût pas fait chanceler davantage... Un enfant ! Le marquis avait un enfant ! Sa fille, ce n'était plus elle ! M^{lle} d'Histal, ce n'était plus son nom, mais bien celui d'une petite créature, vagissante et rouge, couchée dans un berceau de dentelle !

Elle n'avait jamais pensé que cela pût arriver... Cela portait le dernier coup à ses espérances !... Elle se raidit contre la secousse, pourtant, soutenue par son grand, par son invincible orgueil. Et, entendant son père s'approcher, elle eut l'énergie de lui dire, avec un calme que désavouait le tremblement de ses lèvres : — Les d'Histal ont un enfant !

— Comment, tu ne nous avais rien dit de cette espérance là ! Tu savais ?...

— Non, dit-elle sèchement.

Puis elle s'en fut, à bout de forces.

Peu à peu, dans le silence et la solitude, ses idées, bouleversées par le choc soudain, reprirent leur lucidité et, avec cet éternel besoin de la nature humaine de se consoler soi-même, ne fût-ce que par des illusions, elle en vint à trouver qu'après tout la naissance de cet enfant ne changeait pas grand'chose à sa situation, qu'elle ne devait plus, après ce qui s'était passé, compter sur la fortune du marquis, que celle de sa marraine, seule, était l'objectif de ses espérances, et que, celle-là, cette naissance ne l'en priverait pas, aucun lien ne rattachant la fille de M^{lle} van den Broom à la première marquise d'Histal.

Elle alla même, dans l'aberration de son imagination surexcitée, jusqu'à juger que c'était sans doute dans l'attente de cet événement, pour se dégager personnellement de toute obligation envers elle et ne lui laisser aucune visée sur sa propre fortune, que le marquis avait préparé et amené la scène que, sottement, elle lui avait faite, tombant dans ce piège grossier.

Cette excuse de sa conduite passée, la seule qu'elle eût pu lui trouver, lui causa une satisfaction d'amour-propre qui acheva de la rasséréner et quand, redescendant à l'heure du dîner, elle trouva toute sa famille prête à la consoler de ce nouveau mécompte, elle leur montra un visage souriant qui dérouta absolument les plus jeunes, mais auquel M. et M^{me} Serfaille ne se méprirent pas, car, à voix basse, ils échangèrent ce propos :

— Hélas ! dit M^{me} Serfaille, elle s'est de nouveau consolée avec quelque chimère !...

Et, avec une invincible crainte triste, son mari ajouta :

— Ce n'est pas encore cette leçon-là qui la ramènera à la raison ; laquelle donc sera nécessaire ?...

XIX

La leçon ne devait pas tarder.

On était au 18 juin et l'impatience dévorait Nadine, car cette date de sa majorité, qui devait fixer son avenir, était proche. Vers midi, on lui apporta une dépêche. Elle était signée : baronne Roumer, et ne contenait que ces mots :

« Marquis d'Histal mort subitement hier d'une embolie. Si vous venez, venez chez moi ».

Cette fois, Nadine fut atterrée : le marquis mort et mort subitement, voilà ce qui l'épouvantait ! Elle ne l'avait jamais beaucoup aimé, et leur dernière scène avait achevé de l'éloigner de lui ; mais cette fin imprévue, si rapide, d'un homme que, pendant près de douze ans, elle avait nommé « mon père », ne pouvait manquer de l'impressionner vivement. Et à ce sentiment se joignait une inquiétude personnelle encore plus poignante. Si la mort était venue le surprendre, pouvait-elle espérer que, d'avance, il eût fixé ses dispositions à son égard et assuré son sort ?

Cette fois, elle n'eut plus la force, plus le courage de cacher à sa famille son tourment, et elle trouva en son père, en sa mère, en ses frères et sœurs, la plus tendre compassion, les plus affectueux enroulements.

— Bah ! lui disait Alexis, si le marquis n'a pas eu le temps de te faire riche, ne t'inquiète pas, Nadine ; tant que je serai là, tu ne manqueras jamais de rien.

— Non, non, ajoutait Adrien, car, moi aussi, je vais travailler maintenant ; notre maison fera fortune, tu verras !

— Tu seras comme j'ai été, comme je suis, disait Suzanne ; ce n'est pas dur, crois-le bien, et ce n'est pas dans une bourse que se cache le bonheur.

Lucie, elle, tendrement, se contentait d'embrasser sa sœur...

M^{me} Serfaille s'essuyait les yeux au touchant spectacle de ses enfants, ceux de son sang et de son cœur, ceux-là qu'elle avait élevés, prodiguant leurs tendresses et leurs consolations à l'orgueilleuse fille qui, si souvent, les avait molestés et qui succombait, aujourd'hui, sous la relative et vaine douleur d'une perte d'argent. Quelqu'abattue que fût Nadine, elle n'avait pourtant pas encore entièrement désarmé.

— Merci, dit-elle à ses frères, à ses sœurs, merci des offres d'un dévouement dont je n'aurai pas à user... Hugues de Lauzan est riche, et c'est pour lui que je regrette surtout de ne plus l'être.

A ces mots, M. Serfaille haussa les épaules et sa femme murmura :

— Pourquoi faut-il qu'une à une toutes les espérances auxquelles elle se rattache lui soient ravies ; cela prolonge son supplice...

Pourtant, Nadine voulut partir.

— Ma place est aux obsèques de M. d'Histal, dit-elle, j'irai.

Son père ne la désapprouva pas.

— Je t'y conduirai, fit-il.

Mais cela, elle ne le voulait pas ; avec M. Serfaille, elle ne pouvait descendre chez M^{me} Roumer, ni voir librement, par conséquent, Hugues de Lauzan.

— Je me figure que l'enterrement aura lieu à Blandeucq, dit-elle ; c'est là qu'il faudra aller.

Et elle décida de se rendre, de suite, seule avec sa femme de chambre, chez M^{me} Roumer, ainsi que celle-ci l'y invitait, quitte soit à repasser par Curgeon, pour reprendre son père, soit à se rendre directement à Blandeucq pour l'y retrouver.

M. et M^{me} Serfaille, sans approuver ce projet, ne s'y opposèrent pas formellement ; ils n'avaient pas, sur cette enfant, la même autorité que sur les autres.

Elle partit donc et se fit, à Paris, conduire chez la baronne, revenue depuis quelques jours.

— Quelle catastrophe ! lui dit celle-ci. Le marquis avait un peu, très peu d'influenza, il ne gardait pas même le lit ; hier, on l'a trouvé mort sur son fauteuil. Et quelle émotion pour la marquise, à peine remise !... Ils étaient heureux, tout leur souriait, leur petite fille est charmante, dit-on, et, en un instant, tout ce bonheur effondré !

Comme Nadine le pensait, les funérailles auraient lieu à Blandeucq.

— Je n'irai pas, dit la baronne, et je ne vous engage pas à vous y rendre ; la marquise elle-même ne pourra y assister ; il n'y aura que des hommes.

Nadine se demanda si M. Serfaille était prévenu de la date de la triste cérémonie ? Elle ne voulait pas la lui écrire, parce qu'il aurait fallu lui dire qu'elle restait à Paris, et il eût pu venir l'y rechercher, ce qu'elle tenait à éviter. M^{me} Roumer arrangea les choses en faisant envoyer par son mari, qui cette fois encore aidait aux tristes détails de ces jours pénibles, une lettre imprimée. Puis elle invita Nadine, qu'en souvenir de sa marraine, dont elle était l'amie intime, elle aimait et protégeait, à rester quelque temps chez elle.

— Car enfin, lui dit-elle, il faudra que vous sachiez vous-même à quoi vous en tenir sur la situation que vous a faite le marquis.

Nadine avait une hâte folle de la connaître, mais, par convenance, se contenta pourtant jusqu'au lendemain des obsèques. Ce jour-là, le baron Roumer étant rentré de Blandeucq, elle le pria de s'informer, chez le notaire de M. d'Histal, de ses dernières dispositions.

Lorsque M. Roumer en revint, il ne savait comment annoncer à la jeune fille le résultat de sa démarche. Le marquis n'avait pas fait de testament depuis celui dans lequel, vingt-sept années auparavant, il instituait, par réciprocité, sa première femme, la marquise Odile, sa légataire universelle.

Elle morte, et lui en ayant hérité, toute la fortune

revenait donc à la fille qui, un mois auparavant, lui était née, à M^{lle} Marie d'Histal.

Le baron craignait que cette nouvelle n'accablât Nadine ; au contraire, elle la surexcita.

— Cela ne se passera pas comme cela, dit-elle vivement ; j'ai des droits, je les ferai valoir. Il serait un peu fort que la fortune de ma pauvre marraine passât à la fille de celle qui a pris sa place.

M. Roumer essaya de calmer la jeune fille, mais en vain.

— Je verrai des hommes de loi, dit-elle ; je consulterai, s'il le faut, procès s'en suivra, mais je me défendrai.

— Ma chère enfant, lui dit le baron, je crois que vous avez tort ; peut-être moralement la fortune de votre marraine vous appartenait-elle plutôt qu'à la petite d'Histal, mais, légalement, elle est à elle sans conteste. Il n'y a pas à risquer un procès que vous perdriez infailliblement, car, voyez-vous, devant la loi, les questions de sentiment (et vous n'avez que celles-là pour vous) sont absolument nulles.

Nadine, pourtant, ne se rendit pas.

— Avant de voir des gens d'affaire, lui dit encore le baron, parlez de tout ceci à monsieur votre père ; j'ai eu le plaisir de faire hier sa connaissance, il m'a semblé un homme de grand jugement, et il vous conseillera plus sûrement que ne pourrait le faire des personnes entièrement désintéressées en tout ceci.

Mais Nadine n'y consentit point.

— Mon père ! dit-elle. Il est inutile que je le consulte, d'avance je connais sa réponse : accepter sans récrimination la situation telle qu'elle m'est imposée. Or, comme à cela, je vous le répète, je ne me résoudrai jamais, ce n'est pas la peine que je le fasse intervenir.

— Il vous faudra pourtant bien son autorisation, si vous vous lancez dans quelque affaire judiciaire.

— Non ; depuis hier je suis majeure, maîtresse de ma personne ; par conséquent, libre de mes actes, je puis faire ce que je veux.

Fort ennuyé de tout ceci, le baron tenta encore, mais sans succès, de dissuader Nadine. Il lui était désagréable, à cause de ses relations intimes avec la famille d'Histal, que la jeune fille profitât de son séjour chez lui pour mettre opposition à la succession légale du marquis, car il pourrait paraître l'y avoir engagée.

— Quel serait l'avis de M. de Lauzan ? insinua-t-il en dernier lieu.

— Il serait indélicat de lui demander, répliqua Nadine, s'il veut une femme riche ou une femme pauvre ; c'est à moi seule de résoudre la question. Du reste, j'ignore où le trouver en ce moment.

— J'ai su hier d'un de ses amis, fit le baron, qu'il revenait à Paris, lorsqu'en route il a appris le décès du marquis. Il a alors gagné la Normandie, où il doit passer quelques jours, et ensuite on l'attend ici.

— Oui, fit Nadine rêveuse, il revenait pour le 20... mais la mort a été plus vite que lui !...

Et se ressaisissant, après ce court instant de faiblesse, elle demanda à M. Roumer de la mettre en relations avec quelque homme d'affaires qu'elle pût de suite consulter.

Très contrarié, mais dans l'impossibilité de lui refuser cette indication, le baron lui donna l'adresse de son notaire, homme sage et éclairé qui, lui semblait-il, devait l'empêcher de s'embarquer dans quelque aventure aussi hasardeuse que désagréable.

La baronne, qui avait un petit faible pour Nadine, et moins de sens commun que son mari, tenait contre lui avec elle.

— Qu'elle s'éclaire, disait-elle, cela ne l'engage à rien.

Elle lui proposa donc de l'accompagner chez M^e L...

— Mais, avant, lui dit-elle, si nous passions à l'hôtel d'Histal ?

Le lendemain de son arrivée, Nadine, sur le conseil de M^{me} Roumer, s'y était présentée avec elle ; on leur avait répondu que M^{me} la marquise, très souffrante, s'était remise au lit et ne pouvait les recevoir.

Cette fois encore, la réponse fut à peu près pareille.

— Vous voyez, dit Nadine à la baronne, elle ne veut même pas me voir ! Je suis bien libre envers elle.

Elles se rendirent donc chez le notaire.

Il fut formel : il n'y avait pas le plus petit procès à tenter ; il était de toute certitude que, du moment où il en avait été en possession, la fortune de M. d'Histal, d'où qu'elle lui vint, appartenait à sa fille. Et si, remontant plus haut, on avait voulu attaquer le testament de la marquise, qui instituait son mari légataire universel, on n'avait encore aucune chance de succès. L'adoption de Nadine n'ayant point été accomplie, et aucun engagement formel signé par les deux parties n'ayant été pris à ce sujet.

Non, il n'y avait qu'une seule porte de sortie pour Nadine, c'était une démarche faite près de M^{me} d'Histal lui exposant sa situation, et tendant à obtenir d'elle quelque don.

— Tendant à obtenir justice, rectifia la jeune fille ; eh bien, si je n'ai que cette dernière carte, sans hésiter, je la joue ! Qui pourra faire cette démarche ?

M^e L... offrit de s'en charger ; il pourrait voir M^e D..., le notaire de la famille d'Histal ; entre hommes d'affaires, ces choses se traitent plus aisément, et cela évite des heurts, des froissements. Il serait bon seulement que l'on attendît quelque temps : un pareil coup, dans un pareil moment, avait dû tellement abattre M^{me} d'Histal !

Mais Nadine fut impitoyable ; son avenir devait se décider sous quelques jours, il fallait qu'elle fût

fixée; et le notaire, devant son insistance, promit d'aller, le jour même, trouver son confrère.

— Vous savez, ajouta la jeune fille, ne craignez point d'insister, de menacer d'un procès; je n'ai aucun ménagement à garder.

Les jours qui suivirent furent pour Nadine des jours de fièvre qui excitèrent au plus haut point son système nerveux. Elle n'était plus reconnaissable, la voix rauque, le regard changé, le front plissé, elle avait vieilli de dix années.

Un matin, enfin, elle reçut un mot la priant de passer chez M^e L...

La baronne l'y accompagna.

Avec une obséquiosité un peu affectée, l'homme de loi rendit compte du mandat qui lui avait été confié. La démarche avait été faite dans le sens qu'avait indiqué Nadine, et non moins pressante qu'elle ne l'avait désirée. Voici quelle avait été la réponse de la marquise :

« Lorsque je me suis mariée, M. d'Histal m'avait fait part de son projet d'assurer à M^{lle} Serfaille le capital de la fortune de sa première femme, et de lui abandonner, dès son mariage, les revenus du tiers de cette fortune. Il ne savait pas alors qu'il aurait d'enfant. La première espérance qui lui en fut donnée modifia peut-être déjà ses intentions, je n'en sus rien alors, mais, il y a quelques mois, lors d'une scène très violente qui eut lieu entre M. d'Histal et M^{lle} Serfaille, il me dit que ce qui venait de se passer changeait du tout au tout sa manière de voir au sujet de cette jeune fille, qu'il avait appris à connaître sous une triste jour, et que, désormais, elle ne serait plus rien pour lui. Dans ces conditions, je ne me crois nullement obligée envers une personne qui a manqué gravement à mon mari, après m'avoir souvent témoigné à moi-même une hostilité qui répondait bien mal à mes égards pour elle. De plus, il ne m'est pas permis, pour lui faire un don, de toucher à la fortune de ma fille, qui ne m'appartient pas. Cependant, comme je comprends la situation pénible de M^{lle} Serfaille, je veux bien, quoiqu'elle le doive en partie à sa propre conduite, faire quelque chose pour l'améliorer. Je sais que le marquis lui donnait une pension de six mille francs : quelque temps avant notre mariage, il lui a remis tous les effets personnels de sa marraine (bijoux, dentelles, fourrures), qui avaient été estimés cent cinquante mille francs. Sur ma fortune personnelle, puisque je dois respecter celle de mon enfant, j'ajouterai les cinquante mille francs nécessaires pour compléter, à trois pour cent, le capital de la rente que mon mari servait à M^{lle} Serfaille, mais il est inutile d'espérer de moi davantage. »

M^e L..., apportant cette réponse, estimait que Nadine la trouverait à peu près satisfaisante, car, pour sa part, il estimait déjà la marquise bien généreuse; il fut donc absolument stupéfait de la colère de la jeune fille.

— Cinquante mille francs ! répétait-elle furieuse,

cinquante mille francs ! Et elle croit que je vais me contenter de cette aumône?... Dites-lui, monsieur, que je n'en veux pas, j'aurai ce qui m'est dû : la fortune entière de ma marraine, ou rien.

— Vous courez grand risque de n'avoir rien, mademoiselle, fit M^e L... avec une évidente désapprobation.

La baronne Roumer fut de son avis :

— Réfléchissez, Nadine, dit-elle, la marquise ne vous doit rien, absolument rien; l'offre qu'elle vous fait est très convenable, ce serait folie de la repousser... Consultez au moins vos parents !

Mais la jeune fille ne voulut rien entendre, et elle donna ordre au notaire de refuser formellement pour elle « ce morceau de pain ».

Le soir même, sous prétexte de mettre ses parents au courant de tout, mais, en réalité, parce qu'elle était incapable de maîtriser davantage, devant des étrangers, son dépit et sa colère, elle repartit pour Curgeon.

Elle y arriva fort tard; néanmoins, elle voulut faire connaître de suite à M. et M^{me} Serfaille, qui, sur un télégramme reçu d'elle, l'avaient attendue malgré l'heure avancée, tout ce qui s'était passé.

Rien de ce qu'elle leur apprit ne les surprit, si ce n'est peut-être la générosité inattendue de la marquise, mais lorsque Nadine, toujours montée, dit à son père :

— Je n'ai pas eu tort, n'est-ce pas, de refuser cette aumône ?

Très sévèrement, il lui répondit :

— Le tort que tu as eu, c'était de la mendier.

XX

Il ne restait plus à Nadine qu'une planche de salut : son mariage. Avec la déplorable habitude qu'elle avait prise de se passer de tout conseil, et qui, déjà, lui avait été si fatale, elle se décida à écrire à M. de Lauzan.

« Mon ami, disait-elle, je veux être la première à vous apprendre le nouveau coup qui me frappe. Après avoir perdu ma chère mère adoptive et m'être vue chasser, en quelque sorte, du toit où elle m'avait appelée, j'ai eu la douleur de la mort subite du marquis d'Histal, qui ne m'a pas permis de revoir celui que, douze ans, j'ai appelé mon père, et qui m'en a tenu lieu. Cette fin si inattendue ne lui a pas laissé le temps de prendre les dispositions qu'il projetait. Il avait hérité de la fortune de ma marraine, et tout ce qu'il possède revient de droit à la fille qui, récemment, lui est née. J'ai fait exposer à M^{me} d'Histal l'injustice du sort, me privant d'une succession (celle de ma marraine) sur laquelle une promesse formelle d'adoption me donnait des droits, et j'avais la ferme confiance qu'elle la réparerait. Elle s'y est refusée et m'a fait offrir une dérisoire aumône que vous ne m'eussiez pas

« pardonné d'accepter. Ma position est donc bien différente de ce que j'espérais jadis, et mon devoir serait peut-être, en face de ce changement total, de vous rendre votre parole. Mais je sais trop bien qu'agissant ainsi, je ferais injure à la noblesse de vos sentiments et à la fidélité de votre affection pour ne pas rester de tout cœur votre fiancée. »

La réponse se fit attendre quelques jours; elle était adressée à M^{lle} Nadine Serfaille, et pour la première fois, depuis de longues années, son véritable nom accolé à son gracieux prénom causa à la jeune fille l'invincible effroi d'un pressentiment.

« Mademoiselle, écrivait le vicomte, j'ai appris avec une peine profonde tous les malheurs qui vous accablent. Vous avez raison de penser qu'ils ne peuvent rien changer à mes sentiments pour vous. Hélas! que n'en puis-je dire autant des chers projets que je caressais si volontiers... Jamais je n'aurais osé vous proposer, à vous, si jolie, si fêtée, si heureuse, de partager ma pauvreté, si je n'avais compté sur la générosité de votre marraine pour me permettre de vous donner une vie digne de vous... La mort et le sort le plus implacable nous privent de cet appoint, et, sans lui, je n'aurai... je n'ai pas le courage ni l'égoïsme de vous condamner à une médiocrité qui, pour moi seul, ne m'effrayerait pas, mais que je me reprocherais éternellement d'imposer à votre jeunesse, à votre beauté, à vos habitudes de luxe et d'élégance. Croyez donc, mademoiselle, à mon désespoir profond de renoncer à vous, et soyez persuadée qu'il ne faut pas moins que le souci de votre bonheur pour inspirer la force de ce cruel sacrifice à votre respectueux et dévoué serviteur. »

Les déceptions de Nadine ne l'abattaient plus maintenant, tombant sur ses nerfs excités comme une grêle de coups de fouet; elles lui causaient une sorte de rage.

À la lecture de la lettre de M. de Lauzan, une véritable fureur s'empara d'elle.

Ah! c'était cela qu'il aimait en elle : les millions de M^{me} d'Histal! Eh bien! elle bénissait presque maintenant la catastrophe qui lui avait ouvert les yeux. Épousée pour son argent, elle, Nadine! la belle Nadine!

Elle vint à sa glace et y regarda sa triomphante beauté. Vrai, elle méritait mieux que cela!

Elle s'en voulait à mort d'avoir été si longtemps la dupe de cet hypocrite, de ce coureur de dot! Et cette lettre que, confiante en ses sentiments, ou du moins le voulant paraître, follement, elle lui avait adressée! comme il avait dû en rire! et qu'elle aurait voulu, au prix de son sang, la supprimer! Elle prit sa réponse, la lacéra, la déchira, la piétina, semblant vouloir décharger sur elle la haine que lui inspirait son auteur. Puis elle courut à un coffret où elle gardait quelques lettres banales que le vicomte lui avait écrites, elle les prit,

les chiffonna, les mit en pièces, et les jetant dans sa cheminée, avec une allumette y communiqua le feu.

Que ne pouvait-elle anéantir ainsi les deux années d'illusion et d'espérance que, si sottement, elle avait gâchées, en attendant l'heure d'épouser cet homme, ce lâche, disait-elle, qui n'en voulait qu'à sa fortune, et, traîtreusement, l'avait trompée!

Elle souffrait horriblement dans son amour-propre et son orgueil, pas du tout dans son cœur. Elle n'aimait pas, elle n'avait jamais aimé Hugues de Lauzan; les douceurs de la tendresse étaient lettre morte pour cette fille froide, chez laquelle la vanité, l'égoïsme avaient desséché, avant qu'ils n'eussent eu le temps de s'épanouir, les sentiments naturels à son âge. Ce fut encore cet orgueil qui la consola et la calma.

Voyant, du dehors, la grande flamme rouge de l'auto-da-fé de Nadine, sa mère ne se l'expliqua pas, et, inquiète, monta à sa chambre.

L'entendant ouvrir la porte, Nadine, par un effort de volonté, apaisa subitement l'expansion de son dépit et de sa souffrance.

— Qu'est-ce que ce feu? demanda M^{me} Serfaille.

— Ce sont les lettres de M. de Lauzan que je brûle...

— Pourquoi?

— Je lui avais écrit, sachant ma ruine, pour la lui apprendre et lui proposer de lui rendre sa parole; il m'écrivait aujourd'hui qu'il accepte.

— Il se retire! Oh! ma pauvre, ma chère Nadine!

Et sa mère, pleine de tendresse et de compassion pour son enfant qui souffrait, ouvrit ses bras et l'attira sur ce cœur maternel qui a le secret pouvoir, sinon de guérir toutes les blessures, du moins d'en endormir les plus poignantes angoisses.

Mais Nadine, s'étant laissé froidement embrasser, se dégagea de l'affectueuse étreinte. L'explication qu'elle avait inopinément trouvée du refus de M. de Lauzan, bien qu'elle fût à côté de la vérité, satisfaisait son amour-propre et, comme elle ne tarda pas à se la persuader sincère, la relevait à ses propres yeux.

— C'était une imprudence généreuse, à coup sûr, mais dangereuse, que tu as faite, ma chère Nadine, en offrant à M. de Lauzan de lui rendre sa liberté, dit doucement M^{me} Serfaille.

— C'était une épreuve plutôt, répondit la jeune fille, et je suis fixée maintenant sur la valeur de ses sentiments pour moi.

— Ma pauvre enfant, cette désillusion t'est cruelle, j'en suis sûre?

— Non, dit Nadine, dédaigneuse, je suis ainsi heureusement faite que j'aime seulement qui m'aime, et je n'accorderai pas un regret à l'homme qui ne mérite que mon mépris.

M^{me} Serfaille connaissait trop bien sa fille pour être dupe de cette prétendue indifférence, mais elle voulut lui accorder la légère satisfaction de paraître y croire.

— Alors, lui dit-elle, c'est le cas, ma chère enfant, de suivre les sages conseils qu'il y a quelques mois ton père te donnait; et, puisque tu n'as plus l'espoir prochain de changer de vie, de te mettre résolument et courageusement à la nôtre.

— Pour cela, non, fit nettement Nadine, n'y comptez pas; j'accepterai tout plutôt que cette existence si plate, si humble, si vulgaire. Et d'abord, ajouta-t-elle avec un sourire de triomphe, personne, en dehors de quelques intimes, n'a su mes projets de mariage, rien donc ne viendra s'opposer à ce que j'en forme d'autres.

— Assurément, surtout si tu consens sagement à mettre de côté tes ambitions, ainsi que les circonstances t'y obligent, et à fixer ton avenir dans un milieu plus modeste.

— Descendre ! fit Nadine, révoltée, jamais !

— Ma pauvre petite, ne pas t'y résigner, c'est te condamner à de nouvelles déceptions qui, se multipliant, te deviendront de plus en plus douloureuses. Rappelle-toi bien que tu n'es plus M^{lle} d'Histal, en perspective plusieurs fois millionnaire, mais Nadine Serfaille, n'ayant à compter que sur le modeste héritage de ses parents et les cent ou cent cinquante mille francs que représentent les effets personnels de ta marraine. Dans le monde où nous vivons, cette position, c'est presque la richesse, et elle te permettrait de choisir; dans celui que tu fréquentais, c'est la pauvreté, et pas un homme, parmi tes relations d'autrefois ne consentira à t'épouser, avec ce mince avoir, à moins qu'il n'ait lui-même quelque tare, pas un !

En ce moment, une charrette anglaise entraînait grand train dans la cour; Nadine et sa mère s'approchèrent de la fenêtre pour voir qui elle amenait. C'était Stanislas de Ferques.

D'un geste, la jeune fille le montra à M^{me} Serfaille et lui répondit :

— Si, il y en a encore un; le voilà !

A partir de ce moment, Nadine tint une conduite étrange pour tous ceux qui n'en savaient pas le secret. Seule, M^{me} Serfaille le connaissait; mais, inquiète de cette nouvelle tentative, elle l'avait renfermé au plus profond de son cœur discret, et, même à son mari, ne l'avait pas confié.

Bien que les circonstances eussent expliqué plutôt une recrudescence du deuil sévère qu'elle portait qu'une atténuation, Nadine, subitement, éclaircit le sien. Sous prétexte de la chaleur, on la vit un beau jour descendre avec une robe blanche. Le lendemain, ce fut une jupe grise; puis elle noua un ruban mauve dans ses cheveux blonds et, au jardin, elle porta un chapeau de dentelle blanche; ses crêpes s'étaient envolés !...

On avait trouvé que le noir l'embellissait, on dut convenir que les nuances claires lui seyaient encore mieux; c'était comme, après un long hiver, l'éblouissement d'un printemps où sa beauté s'épanouissait radieuse; elle paraissait plus jeune, plus fraîche, jamais elle n'avait été aussi jolie !

Jamais non plus elle n'avait été si élégante; elle plongeait à pleines mains dans la garde-robe de la marquise et y trouvait des ressources sans fin pour sa parure.

Maintenant, que tout espoir de fortune était anéanti pour elle, son père lui avait exprimé la volonté que la somme importante qui dormait là, en objets de prix, dans son armoire, et qui était désormais son seul avoir, fût réalisée et rendue fructueuse. Elle s'y était d'abord refusée: ces bijoux lui étaient chers, ces dentelles, ces fourrures étaient des souvenirs et si, un jour, elle contractait un riche mariage, combien elle regretterait de s'en être dé faite !... Mais comme M. Serfaille n'admettait pas cette douteuse hypothèse, il fut inébranlable.

— Quand même ce fait, que je crois impossible, arriverait dit-il, il vaudrait toujours mieux que tu apportasses à ton mari cent mille francs en bonnes valeurs que des chiffons ou des pierreries. C'est seulement lorsque l'on a la fortune que possédait ta marraine que l'on peut se permettre d'avoir pour cent cinquante mille francs de parures.

Nadine, alors, se fâcha.

— Cet argent n'est pas perdu parce qu'il dort là, je le retrouverai un jour, qu'en ai-je besoin aujourd'hui ? A moins, ajouta-t-elle, mauvaise, que ce ne soit pour payer ma pension chez vous ?

M. Serfaille ne se laissait pas démonter, même par des offenses comme celle-là, parce qu'il se jugeait au-dessus d'elles.

— Peut-être ! fit-il ironiquement.

Puis il ajouta :

— Nous donnions de deux à trois cents francs à Suzanne pour s'habiller, et elle y arrivait; Lucie aura la même somme; elle ne te suffirait pas, c'est pourquoi je préfère que tu prennes le supplément qui te sera nécessaire sur tes revenus, plutôt que de manger peu à peu ton capital, ce que tu ne manquerais pas de faire, si je te laissais libre.

Et comme M. Serfaille, qui avait une volonté d'acier, maintenant que sa fille lui était rendue, entendait l'y soumettre comme ses autres enfants, force fut bien à Nadine de céder.

On vendit donc les diamants, les bijoux, les dentelles, les fourrures, le nécessaire de toilette en or, les objets les plus précieux; à l'exception de quelques parures, boutons d'oreille en brillants, en perles, bagues, bracelets, montre, que Nadine voulut garder pour son usage personnel, ainsi que le luxueux trousseau de sa marraine.

Le total de cette réalisation, pourtant incomplète, monta à cent quarante mille francs, que M. Serfaille plaça sûrement, au nom de sa fille, bien décidé à ne lui en laisser toucher que les quatre mille francs d'intérêt annuel.

Avec cela Nadine, qui n'avait aucun scrupule de les dépenser pour elle seule, pouvait faire figure.

Sa mère lui ayant demandé la suppression de sa femme de chambre, elle s'y était refusée; elle en-

tendait continuer à mener, à Curgeon, sa vie à part.

— Prends-en au moins une plus simple, lui dit M^{me} Serfaille; c'est une vraie charge, dans une maison comme la nôtre, que cette Parisienne qui ne fait que ton service et, par son oisiveté, donne mauvais exemple à mes servantes.

— Je ne me séparerai certainement pas d'une fille dont je suis contente, fit aigrement Nadine; si vous voulez que je vous indemnie de sa présence ici, je puis le faire.

M^{me} Serfaille refusait, blessée, mais son mari, qui entraînait en ce moment, s'étant fait mettre au courant de l'entretien, en jugea différemment.

— Ce que Nadine propose est juste, dit-il sévèrement; maintenant qu'elle demeure avec nous, elle doit y être sur le pied de nos autres enfants et, si elle veut une domestique à part, subvenir à tous ses frais. C'est donc entendu, Nadine, puisque je me charge de toucher et de te verser tes revenus, je te retiendrai un franc par jour pour la pension de cette précieuse femme de chambre, et tu lui paieras toi-même ses gages comme par le passé.

XXI

Le concours d'une personne experte en matière de toilette était vraiment très utile à Nadine, en ce moment où elle multipliait les recherches de coquetterie, changeait de coiffure tous les jours et faisait transformer toutes ses robes.

Elle ne laissait pas sous le boisseau ces frais d'ajustement; autant, jusqu'alors, elle avait vécu dans la retraite, autant, à présent, elle en sortait. Elle ne tenait plus à la maison, faisait des visites, se promenait à pied, circulait dans le village et, lorsqu'on lui en faisait la remarque, elle répondait gaiement, car elle affectait maintenant beaucoup d'entrain, que, puisqu'elle était destinée à habiter la campagne, elle cherchait à en prendre les habitudes et le goût, en profitant de toutes les distractions qu'elle pouvait offrir.

En réalité, ce qu'elle cherchait, c'était de rencontrer, le plus souvent possible, Stanislas de Ferques.

Comme lui-même circulait beaucoup, elle y réussissait.

Elle allait fréquemment voir sa sœur Suzanne parce que, pour arriver chez elle, il fallait passer devant le château des de Ferques. Elle s'arrangeait de façon à être là aux heures où Stanislas sortait ou rentrait. Il s'arrêtait alors un instant avec elle, ou bien il l'accompagnait durant quelques pas. Il venait lui-même assez souvent chez les Serfaille, sous prétexte de voir Alexis, avec qui il était lié, et Nadine visitait régulièrement sa mère, chez laquelle elle le trouvait toujours.

Elle avait imaginé, pour motiver ses visites, un travail à l'aiguille : il s'agissait de copier, au petit point, un paravent, en vieille tapisserie, d'une grande valeur, qui était dans le salon du château.

M^{me} de Ferques avait offert à la jeune fille de le lui envoyer, mais elle, dont ce n'était point l'affaire, s'en était défendue, n'ayant pas à la ferme, disait-elle, un coin assez sûr pour ranger un objet aussi précieux. M^{me} de Ferques, qui y tenait beaucoup, n'avait pas insisté, d'autant qu'elle ne voyait pas d'un mauvais œil cette cause qui ramenait constamment Nadine chez elle.

Parfois, elle la regardait, si jolie ! et gracieuse comme elle savait l'être ; et regardant aussi son fils, près d'elle, elle poussait un long soupir dans lequel on sentait une nuance de regret, incompréhensible, car les visibles avances que la jeune fille faisait, à elle et à son fils, étaient bien le témoignage qu'elle était prête à revenir sur sa résolution d'antan. M^{me} de Ferques, lorsque Stanislas avait voulu épouser Nadine, ne s'était pas préoccupée de sa fortune ; cela devait donc lui être indifférent qu'elle fût déshéritée. Alors pourquoi soupirait-elle ?

Stanislas, pourtant, était très aimable avec M^{lle} Serfaille, très empressé même, mais avec une pointe de scepticisme joyeux, d'ironie gaie, de galanterie railleuse bien différente du culte respectueux et tendre que, naguère, il lui avait voué. Il est vrai que c'était sa nouvelle manière et que ce garçon calme, simple, sérieux, avait changé du tout au tout.

De lui, Nadine avait imaginé une autre façon de se rapprocher. Elle avait obtenu que son père lui confiât, de temps en temps, un cheval très sage ; on l'attelait à la charrette anglaise, et elle partait se promener, seule avec son inévitable femme de chambre. Quand elle rencontrait Stanislas, ce qui ne manquait jamais, elle sollicitait ses leçons, ses conseils, pour apprendre à conduire, et alors, cédant à sa prière, il montait près d'elle quelques instants.

Mais ces sorties ne pouvaient être quotidiennes ; le moment de la moisson arrivant, M. Serfaille avait besoin de tous ses chevaux.

Nadine inventa alors de monter à bicyclette. Son frère Adrien en avait une. Un beau jour, elle descendit avec un costume de circonstance, en drap blanc, aussi élégant que le comportait ce genre de toilette, et qu'elle avait fait venir de Paris sans consulter sa mère.

La voyant équipée de la sorte, la bonne M^{me} Serfaille ne put retenir l'expression de sa stupeur.

— Grand Dieu ! où vas-tu ainsi ?

— Je vais essayer de monter à bicyclette ; Adrien me prêterait la sienne.

En vain, M^{me} Serfaille voulut s'y opposer, ce sport contrariait toutes ses idées, sa fille s'appliqua à lui démontrer qu'elles étaient parfaitement arriérées et erronées, qu'à Paris toutes les femmes, du meilleur monde, montent à bicyclette et que c'était cruel à elle de vouloir lui interdire une innocente distraction qui, en somme, ne gênait personne et lui serait agréable.

— Vous voyez bien, conclut-elle, que je fais mon possible pour m'habituer à la vie de Curgeon; ne m'ôtez pas tous les moyens de m'y plaire.

Cet argument triompha de la résistance de la trop faible mère, et elle en vint même à défendre un peu sa fille contre M. Serfaille qui, de prime abord, s'opposait violemment à ce projet.

Nadine l'emporta donc et commença ses essais, assez malheureux, du reste, sur les pelouses rases des pâturages. Un jour, Stanislas, passant là, l'aperçut et vint la trouver.

— Eh bien, lui dit-il, vous ne m'aviez point encore fait part de vos nouveaux talents ?

— Si nouveaux que ce ne sont pas des talents, répondit-elle; je ne viens pas à bout de me tenir là-dessus. Adrien me donne des conseils qui m'embrouillent au lieu de m'aider; alors j'ai résolu de faire toute seule mon apprentissage, mais je ne vous cache pas que je le trouve fort dur.

— Cela ne m'étonne pas; cette machine, d'abord, n'est pas bonne du tout, ni proportionnée à votre taille, on en fait de plus basses, de plus légères. Enfin, le terrain est détestable, c'est dans une allée sablée qu'il faut vous exercer. Et puis, vous vous tenez trop droite.

— Voilà bien des obstacles, dit Nadine, souriant. De machine, je n'ai que celle-là sous la main, et encore Adrien se fait-il beaucoup prier pour me la prêter. En fait de terrain, comme je n'ai pas d'allées sablées à ma disposition, et que la route nationale ne me semble pas, avec son mouvement, suffisamment discrète pour mes expé-

riences, je dois bien me contenter de ce seul enclos. Enfin, quant à la façon de me tenir, je n'ai personne pour m'enseigner les principes.

— Arrangeons tout cela, riposta Stanislas; demain, je vais à Paris; si vous le voulez, je vous rapporterai une bicyclette. Vous me direz le prix que vous comptez y mettre et je choisirai de mon mieux. Pour vos essais à huis-clos, le parc de ma mère est clairement désigné, et je suis à vos ordres, afin de vous aider de mes conseils.

Ravie, Nadine accepta cette triple proposition. Tout marchait au gré de ses désirs; Stanislas semblait prendre, à la voir, un très grand plaisir; il s'absentait souvent, fort souvent, de Curgeon, mais, lorsqu'il était là, il la recherchait volontiers. Il ne s'était pas encore déclaré, et n'avait même rien fait pouvant témoigner qu'il ne tarderait plus, mais Nadine se disait qu'après son refus passé, il n'était pas extraordinaire qu'il attendit des encouragements certains; et bien qu'elle n'eût pas osé, jusqu'à présent, lui en donner un absolument décisif, elle lui prodiguait la menue monnaie des avances gracieuses, des provocations coquettes, auxquelles il ne tenait qu'à lui de mieux répondre.

La conduite de Nadine n'était, pour personne, mystérieuse; bien que M^{me} Serfaille n'eût pas parlé, tout le monde avait compris le but que poursuivait la jeune fille et percé à jour son manège.

MARY FLORAN.

(La fin au prochain numéro.)

FEUILLES MORTES

*Tombez, feuilles, tombez sans cesse
Au souffle aigu des aquilons,
Couvrez d'un manteau de tristesse
Le tapis vert de nos vallons.*

*Plus de cris d'oiseaux dans les branches,
Plus de nids légers aux buissons,
Dans les grands bois plus de pervenches,
Plus de parfums, plus de chansons !*

*Le ciel est gris, la terre est sombre,
Le vent pleure, l'arbre gémit,
Le jour s'enveloppe d'une ombre
Plus triste et froide que la nuit.*

*Ne résistez point, pauvres mortes,
Laissez l'automne vous cueillir !
Dans les airs, funèbres cohortes,
Suivez l'été qui va mourir.*

*Ainsi tombe tout sur la terre,
Feuilles qu'emportent les antans :
Jeunesse, amour, joie éphémère,
Illusions de nos vingt ans !*

*Ames, vous qu'un précoce automne
Avant l'heure dépouille, hélas !
Vous que le courage abandonne
Et que la Foi ne soutient pas ;*

*Cœurs aimants que la foule ignore
Et qui donnez en vain vos fleurs,
Cœurs blessés qui vibrez encore
Au choc de toutes les douleurs,*

*Comme le tourbillon qui passe,
Que le vent de l'Eternité
Vous emporte à travers l'espace
Vers la sublime Vérité !*

MAGDALENA.

YVON LE FLOCH



Un matin de mars, trois personnes suivaient le chemin qui mène de Trévenec à Paimpol : c'étaient un jeune homme d'environ vingt ans, une vieille femme et une très jeune fille.

Le soleil glissait doucement à travers les feuilles nouvelles; des chants sortaient du fond des nids et des senteurs enivrantes s'élevaient des taillis en bourgeons, des herbes mouillées et de la mousse soyeuse. Parfois, une hirondelle passait, montrant son ventre blanc et son manteau de veuve; elle s'envolait tout à coup très haut, puis redescendait, en traçant de larges cercles, et s'arrêtait enfin sur la crête d'un vieux mur ou sous le toit d'une chaumière, en quête d'une place pour y déposer sa couvée.

Pourtant, ceux qui cheminaient sur la route ne prenaient point de part à cette fête printanière. Ils marchaient d'un pas rapide, sans se parler, la tête basse, le cœur gonflé. De temps en temps, le jeune homme se retournait pour voir encore son vieux clocher, les masures grises du village, les pins tordus par le vent de mer, les grands ormes au tronc noueux où il avait tant de fois grimpé quand il était enfant. Un soupir douloureux s'échappait de sa poitrine, des pleurs montaient dans ses yeux, puis il se remettait en marche, faisant sonner sur la terre, encore dure des dernières gelées, les clous de ses larges semelles.

Comme on arrivait au bois « Coat Jelin », il s'approcha de la jeune fille et, lui passant son bras autour de la taille, il lui dit très bas :

— Promets-moi, Jeanne, que t'iras voir ma mère tous les jours, quand j'serai parti... Elle est bien vieille, tu sais, et puis elle n'a que moi au monde... Va lui parler d'son gars, le soir, à la veillée... C'était l'heure où j'rentrais d'habitude... J't'em-brassais, puis j'lui racontais c'que j'avais fait là-bas su'la mer, avec les autres... Et souvent elle s'endormait que j'parlais encore... Pauv'vieille, va !... Puis, si j'ne r'venais point, ajouta-t-il entre ses dents, n'te marie pas tout de suite... console-la... reste avec elle; aussi bien, elle n'vivrait pas longtemps...

Jeanne releva la tête à ces derniers mots, et saisissant la main du jeune homme :

— Ne dis pas ça, Yvon, tu sais que j't'aime trop pour en épouser un autre... Si tu ne revenais pas, j'sens bien que j'en mourrais.

Elle était devenue aussi blanche que les ailes de sa coiffe et de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Yvon s'arrêta un instant pour la baiser tendrement, pour la câliner, comme il eût fait d'un petit enfant; mais elle pleurait encore plus fort, tout affaissée sur elle-même, cachant sa tête dans

le cou de son fiancé, les épaules secouées par des sanglots convulsifs.

— Ah! n'pleure pas, Jeanne, fit-il en la relevant doucement; ça m'enlève mon courage.

Alors, affectant une gaieté qu'il n'avait certes pas :

— C'est pour t'éprouver que j't'ai dit ça, car j'crois en toi comme en la Sainte Vierge... Vois-tu, quand nous r'viendrons par ici en décembre, le bois sera plein de neige, les rameaux seront noirs, c'est vrai, mais nous serons si contents d'nous r'voir, que tout nous paraîtra plus beau qu'aujourd'hui... Et puis, j's'rai riche, ma Jeanne, et nous pourrons nous marier!...

Pendant qu'ils devisaient ainsi, la vieille femme les avait devancés. Elle pensait bien qu'ils avaient des choses à se dire avant de se quitter!... Et elle les laissait s'attarder, marchant seule le long des haies, appuyée sur son bâton, le dos courbé.

Elle l'avait fait bien souvent, ce chemin de Paimpol!...

D'abord, pour aller conduire son homme quand il partait pour l'Islande et, plus tard, pour accompagner ses aînés, Pierre et François, qui avaient pris le métier de leur père, quand il n'était plus revenu. Et de ces deux garçons si forts, si vigoureux et surtout si bons, l'un dormait dans quelque abîme de la côte terre-neuvienne, l'autre reposait au cimetière de Trévenec.

Elle l'avait encore devant les yeux, son pauvre François, mort depuis un an à peine.

Mon Dieu! qu'elle avait donc eu de chagrin, quand on le lui avait ramené sanglant, défiguré, avec ses vêtements souillés.

C'était un soir de brume, — elle s'en rappellerait toujours, — on n'y voyait pas à trois mètres devant soi. Tous les hommes du village étaient déjà rentrés; seule, une barque de plaisance, montée par deux jeunes officiers de marine, n'avait pas encore paru.

On discutait vivement autour du père Le Goncec, espèce de vieux loup de mer qui connaissait les écueils de Bretagne comme un curé sait son *Pater*. Les uns disaient que les jeunes gens étaient sans doute restés à Saint-Malo; les autres qu'ils avaient dû arriver à Paimpol avant le brouillard.

Tout à coup, un violent coup de sifflet retentit; et parmi ces hommes rudes, au visage tanné par les embruns, il n'y en eut pas un seul qui ne tressaillit jusqu'aux moelles. Cependant, les coups de sifflet devenaient plus stridents, plus rapprochés; on entendait même le son d'une voix, arrivant étouffé à travers la brume opaque.

— Cré matin! c'est eux, fit le père Le Goncec en retirant brusquement sa pipe de sa bouche.

On se regardait avec stupeur, mais personne ne bougeait. Qu'est-ce qu'on pouvait faire par un temps de chien comme ça?... Faudrait être fou pour lancer à cette heure une barque à la mer!...

— Eh ben ! tout de même, est-ce qu'on peut pas essayer d'les sauver ? s'écria François Le Floch, qui venait de se joindre au groupe.

— Vas-y, toi, puisque tu tiens si peu à ta peau !

— C'est dit, fit le jeune homme, j'y vas !

Et, sans qu'on pût le retenir, il avait disparu.

Il y eut une heure d'attente terrible. Derrière l'immense rideau qui emprisonnait l'horizon, on n'entendait que le mugissement des vagues, les hurlements du vent et la sinistre mélodie de cette mer avide et insatiable qui cherchait à saisir sa proie. Attentifs au moindre bruit, tous les marins restés sur la côte prêtaient l'oreille, essayant de percevoir un cri, un appel... mais rien !...

La nuit s'écoula tout entière, rien !...

Aux premières heures du matin, la brume se dissipa un peu, mais aucune épave ne vint échouer sur la grève... Enfin, à marée basse, on retrouva, brisée contre un récif, la barque des malheureux jeunes gens, et non loin d'elle leurs cadavres, avec celui de François Le Floch, déjà presque enfouis dans le sable. On supposa que Le Floch avait dû rejoindre le canot en détresse et tenter de le ramener au rivage, mais que, s'étant égaré dans l'obscurité, il avait donné sur ce banc de roches où lui et ses compagnons avaient trouvé la mort.

Ah ! ces malheureuses mères de Bretagne, en ont-elles donné de leur sang à cette vorace perfide !...

Et la pauvre femme, en songeant à toutes ces choses, se sentait devenir plus vieille, plus lasse, plus cassée.

A mesure qu'on s'approchait de Paimpol, le paysage se transformait. Ce n'étaient plus de vastes landes couvertes d'une végétation noire et rugueuse, ni des mares stagnantes aux étranges reflets, mais des maisons basses aux toits pointus, des poivrières couvertes d'ardoises brillantes, des tourelles drapées de lierre. Et le soleil frôlant les murailles de granit, riant à travers les meurtrières des portes, dorant la flèche des clochers, semblait vouloir réveiller, sous la chaleur de ses rayons, la ville silencieuse et endormie.

Mais les rues restaient désertes, car tout le monde était au port pour le départ des bateaux. La foule se pressait sur les jetées, sur le quai, les hommes cherchant ceux de leur équipage, les femmes, dans leur costume de fête, suivant d'un œil inquiet leurs maris et leurs fils.

Ils étaient nombreux, ceux qui partaient cette année... Il y en avait de Ploubalanec, de Kivity, de Kerfort, de Plouezet, et l'on était venu de très loin pour leur voir partir et leur souhaiter bon voyage et bonne pêche.

Yvon Le Floch avait été mettre ses hardes à bord de la *Sainte-Marie-des-Grâces*, dont le patron l'avait engagé ; puis il était revenu près de sa mère et de sa fiancée pour les embrasser une dernière fois. Et c'était entre ces trois êtres un échange sans fin de promesses, de recommandations, de longs baisers, d'étreintes folles...

Yvon ne se lassait pas de regarder sa chère Jeanne.

Elle était si jolie avec ses cheveux blonds nattés et roulés autour de ses oreilles, sa coiffe de mousseline déployée au-dessus de sa tête comme un léger papillon, son corselet de drap rouge soutaché et ses larges manches à revers.

— N'oublie pas d'envoyer des lettres par tous les bateaux qui reviendront, dit-elle à Yvon.

— Non, j'te l promets.

La cloche du port sonna : c'était le signal du départ.

— Confiance et espoir ! murmura Yvon en serrant les deux femmes dans ses bras.

Puis il s'en alla et, sans se retourner, sans vouloir même penser qu'elles étaient encore là et qu'elles le voyaient partir, il monta sur le pont de la *Sainte-Marie* et se mit à faire la manœuvre avec les autres.

* * *

Depuis qu'ils étaient à Terre-Neuve, ils avaient travaillé ferme, ceux de la *Sainte-Marie-des-Grâces*...

Tout l'hiver, ils s'étaient tenus au large, enfermés dans leur maison de planches et entourés de cette lumière diffuse qui traînait sur toutes choses un impalpable linceul, et que déchiraient parfois de grandes clartés jaunes semblables à de hideuses visions. Mais, qu'importe !... Leurs yeux étaient habitués à ce crépuscule blême des régions hyperboréennes. Ils pêchaient à tour de rôle, sans relâche : les uns jetant les hameçons, les autres éviscérant le poisson et le mettant dans la saumure.

Et il en passait, de ces morues !...

Des bancs, des peuplades entières ! Quelquefois pendant deux jours, sans arrêter !... Décidément, le patron Kernu avait bien choisi sa place.

Comme il y avait toujours trois hommes sur le pont, tandis que les autres se reposaient en bas, la pêche n'était jamais interrompue. Et ils étaient là au milieu de l'eau profonde et immobile, n'entendant rien qu'un clapotis monotone sur les flancs du bateau, ne voyant rien que la pâleur effrayante de l'horizon, qui leur donnait une vague sensation de sépulchre.

Puis la neige se mettait à tomber compacte, silencieuse ; bientôt, tout en était couvert : le travail continuait toujours.

L'horizon paraissait se rétrécir autour d'eux, ils pouvaient à peine respirer ; mais les lignes se relevaient sans cesse, ramenant à bord de gros poissons gris aux écailles étincelantes.

Tout à coup, une voix montait dans la brume : « Allons ! les hommes, à la relève ! »

Et ils descendaient par l'écoutille dans le réduit obscur où se trouvaient leurs couchettes. Là, au lieu de se glisser tout de suite dans leurs niches, ils s'installaient à boire pendant que leurs vêtements séchaient ; ils causaient des choses du pays, riant à pleines lèvres comme des enfants au cœur simple, et c'était à qui raconterait l'histoire la plus drôle !

Yvon Le Floch était le plus jeune d'entre eux. Novice encore au métier, il supportait difficilement les longues veilles, et quand il arrivait dans la cabine, il se sentait si fatigué qu'il s'endormait presque aussitôt. Les autres alors baissaient la voix, et lui, dans son sommeil, revoyait sa chaumière, son village breton, et ses landes de bruyères et sa vieille mère assise au coin du feu, songeant à lui sans doute !...

... Puis, toutes ces formes indistinctes de rêves s'évanouissaient, et c'était alors une route pierreuse dans un grand soleil d'été, une toute petite chapelle accroupie dans un creux de falaise avec ses murs de granit et ses fenêtres garnies de plomb... Une jeune fille y entra soudain, s'agenouillait devant la statue de la Vierge, et priait pour son fiancé.

Maintenant, on est au mois d'août... Encore huit jours et, si le chargement est complet, on pourra reprendre le chemin de Bretagne.

Seulement, depuis quelque temps, la pêche ne va plus. Il souffle continuellement un vent furieux du nord-est qui force les hommes à abandonner leurs lignes pour courir à la manœuvre. Des paquets de mer viennent se briser sur le pont de la *Sainte-Marie*, et l'on craint à tout instant qu'elle ne soit jetée sur la côte.

Quelle lutte pour ces pauvres gens !

Il faut savoir encore éviter ces énormes montagnes de glace, ces ice-bergs qui, depuis le dégel, descendent des mers polaires et menacent constamment de broyer la goélette, en s'entre-choquant dans leur descente. Pour parfaire la cargaison, il s'en faut de mille morues, et le patron a décidé qu'afin de les capturer le contremaitre et deux hommes partiront sur un canot et s'en iront pêcher en pleine mer.

Yvon, désireux d'augmenter sa part de pêche, demande à partir.

— T'es ben jeunet, fait Kernu.

— C'est vrai, réplique le jeune homme ; mais j'ai d'bons bras, allez !

Le patron le regarde un moment.

En effet, le gars est bien taillé : larges épaules, biceps comme des boules... Après tout, il faut bien qu'il fasse ses preuves.

— C'est bon ! va-t'en ; mais surtout sois prudent !

Les avirons frappent l'eau, le canot s'éloigne... de temps en temps, un homme se retourne : la goélette est toujours en vue...

Depuis des heures, ils sont là, sans se parler, prenant le poisson et le jetant dans la barque.

Yvon pense à Jeanne, et cette idée bienfaisante ranime son courage.

— J's'rai riche quand je r'viendrai, lui a-t-il dit en partant, et nous pourrons nous marier...

Pourtant, les malheureux ne s'aperçoivent pas que, derrière eux, monte une lumière blanchâtre, ou plutôt une buée d'abord ténue comme un voile

de mousseline, puis peu à peu plus dense, plus laiteuse. La carène de la *Sainte-Marie* n'est déjà plus visible... ses grèements s'effacent à leur tour, — on dirait presque des fantômes, puis plus rien !...

Les hommes du canot, ne se voyant pas, éprouvent tout à coup un effroyable sentiment de terreur.

— T'es là, Germain ? s'écrie le contremaitre.

— Oui !

— Et toi, Yvon ?

— Présent ! répond celui-ci.

— Encore cette sale brume, hein ?

— Faut démarrer tout de même !...

— Mais comment s'orienter ?

Ils semblent être sous une immense voûte d'opale ; une humidité visqueuse s'attache à leurs membres et les pénètre d'un froid mortel.

— Tant pis ! faut lutter.

Penchés sur les avirons, ils nagent au hasard, en désespérés, fouillant des yeux cet amoncellement de vapeurs grises qui les enserre de toutes parts et se referme derrière eux impitoyablement.

— Prends la trompe, petit, fait le contremaitre à Yvon.

Celui-ci pousse un beuglement d'alarme ; mais il ne perçoit rien que le bruit étrange du remous de l'eau frôlée par l'arrière du bateau.

Et ils rament toujours, haletants, affolés !...

Une soif ardente les dévore et leur brûle la poitrine, un cercle de fer étreint leur cerveau et le paralyse... Yvon ne se contente plus de sonner de la trompe, il crie, il hurle, jusqu'à ce que le sang s'échappe de ses oreilles... Mais le brouillard étouffe ses cris...

— Nous sommes perdus ! murmure Germain.

— Non, pas encore, répond Yvon.

Et, retirant pieusement son bonnet de laine, il invoque la Vierge de la falaise, celle qu'il voit dans ses rêves et que Jeanne implore pour lui tous les jours.

— Bonne Vierge, dit-il en terminant sa prière, si vous nous sauvez tous les trois, j'vous promets de n'pas r'tourner en Bretagne cette année.

A peine a-t-il fini qu'un mince rayon de lumière perce la brume épaisse et qu'il voit là-bas, à droite, la *Sainte-Marie-des-Grâces*, se balançant doucement sur l'eau presque inerte... Près de lui, ses deux compagnons sont couchés au fond du canot ; exténués, vaincus, ils attendent la mort.

— Allons ! debout, leur crie-t-il, voilà le chemin !...

Et, leur donnant l'exemple, il saute sur les rames et se remet à nager...

... Quelques heures après, le contremaitre et Germain dormaient à bord de la goélette. Et, tout seul, dans la cabine, accoudé sur la table, Yvon pleurait...

Quand vint l'heure du départ pour les Paimpolais, Yvon Le Floch remit deux lettres au patron Kernu.

— Celle-ci, dit-il, c'est pour Jeanne : dites-lui que j'l'aime toujours, et qu'elle m'espère encore!... Celle-là, ajouta-t-il en retenant un sanglot, c'est pour la vieille!... Vous lui donnerez aussi ma part de pêche; moi, j'ai besoin de rien...

— Comment! garçon, tu ne r'viens pas avec nous? s'écria Kernu.

— Non, j'me suis engagé à un pêcheur de Saint-Pierre... J'ne r'tournerai qu'dans un an... si je r'tourne!...

Et il s'en alla brusquement, ne voulant pas trop parler de cette chose qu'il faisait, car il se sentait devenir lâche, en voyant les autres si joyeux d'aller retrouver au pays leurs femmes ou leurs fiancées.

* * *

Un dimanche à Trévenec.

On entend de toutes parts le joyeux carillon des cloches sonnant à toute volée pour appeler les fidèles à la grand'messe. Et dans l'air pur de septembre ces vibrations aériennes se mêlant au bruit cadencé des flots rendent une harmonie singulière, impressionnant à la fois l'âme et les sens.

Toutes les maisons sont vides; chacun se presse pour arriver de bonne heure à l'office. Il y a là de vieux marins au visage bronzé, des paludiers en culotte bouffante, des métayers avec leur large chapeau de feutre et des femmes portant le tablier de soie et les bas de laine rouge, comme aux jours de grande fête.

Tout à coup, une jeune fille arrive sous le porche de l'église. Avant d'entrer, elle rajuste sa coiffe, lisse ses cheveux ébouriffés par le vent; puis, voyant ses compagnes vêtues de leurs jupes à grands plis et de leur corsage à plastron, tandis qu'elle a gardé sa robe noire :

— Qu'y a-t-il donc aujourd'hui? demande-t-elle, surprise.

— Quoi? tu ne sais pas? Les bateaux commencent ce soir!...

... Pendant la messe, elle est fébrile, pleine d'émotion...

Ainsi, elle va revoir son Yvon!

Oh! quelle joie de se retrouver après une si longue absence, de s'asseoir tous deux sur le banc de pierre, devant la porte, de causer, seuls, le soir, de leurs projets d'avenir...

C'est pourtant vrai qu'on a tout fait pour qu'elle en épousât un autre! Mais elle l'aime tant qu'aucune force ne pourra jamais la détacher de lui. Du reste, n'a-t-elle pas juré de lui appartenir?... Jeanne vit avec une vieille tante qui l'a recueillie lorsqu'elle était enfant; c'est une femme acariâtre, dédaigneuse, et surtout fort âpre au gain. Elle n'approuve pas ce mariage avec le fils Le Floch.

— Voilà un bel époux, dit-elle constamment à Jeanne; il s'en va pendant des mois, et quand il revient, il rapporte tout juste une pièce de deux cents francs pour faire vivre toute une maison...

Une fois, elle lui en a présenté un de Paimpol, beau

garçon, ma foi! Jeanne ne l'a même pas regardé.

La messe finie, la jeune fille sort par le petit cimetière qui entoure l'église, fait une prière sur la tombe de François Le Floch et court chez la vieille mère lui annoncer la grande nouvelle :

— Maman, vous ne savez pas, s'écrie-t-elle en entrant, les bateaux reviennent ce soir!...

La pauvre femme, agenouillée par terre en train de souffler sur son feu, se relève toute tremblante :

— Es-tu ben sûre, ma fille? dit-elle à Jeanne.

— Très sûre, maman, tout le monde en parle ici...

— Ah! que j'suis donc contente!... parce que, vois-tu, j'me sens fort vieille à c't'heure.. J'me disais souvent: Faut pourtant que j'l'embrasse avant d'mourir, c'pauv'p'tit gars!... L'bon Dieu m'l'envoie aujourd'hui; j'l'en remercie de tout mon cœur!

Pendant qu'elle parle ainsi, Jeanne lui prépare son diner; elle met la nappe, pose la soupière sur la table et coupe un morceau de pain à la miche.

Et la bonne femme se met à manger, toujours occupée d'Yvon.

Il était si gentil quand il était petit!... si doux, si caressant!... Elle aurait bien voulu qu'il ne fût pas marin, celui-là!... Mais, les autres étant morts, il fallait qu'il gagnât de l'argent!...

— Alors, t'iras l'chercher, Jeanne?

— Oui, nous partirons tantôt...

Elle est maintenant sur la route de Paimpol, ayant mis, elle aussi, son tablier de soie brodée et ses souliers de cuir jaune.

Mais je ne sais quelle impression de tristesse s'empare d'elle, à mesure qu'elle approche de la ville. Cependant, le ciel est calme et sans un nuage; l'automne met un voile d'or sur la verdure des arbres, et des touffes d'ajoncs et de cochlearia sortent gaiement des interstices des roches. A quoi donc attribuer cette inquiétude vague qui, depuis un moment, lui torture le cœur et la rend si nerveuse?...

A Paimpol, le quai est plein de monde; des femmes, des mères attendent avec anxiété l'arrivée des bateaux.

Seront-ils là, ceux qu'on vient chercher?... Dieu le veuille! Mais, hélas! elles savent bien qu'à chaque retour il en manque toujours quelques-uns!...

Tout à coup, un navire apparaît.

On se presse, on se bouscule :

— Lequel est-ce?

— C'est le *Vainqueur*!

— Pour sûr, les autres doivent pas être loin, fait le père Le Gonedec, en mâchonnant son éternelle pipe.

En effet, voilà la *Sainte-Marie-des-Grâces*, puis la *Thérésine*, le *Norvégien*, le *Monarque*; enfin, les voilà tous! Ils sont au moins trente.

Jeanne, qui s'est approchée de la passerelle, regarde de tous ses yeux les marins qui descendent. Certainement, Yvon est là!... Elle va le voir dans une seconde... Comme il sera content de la serrer dans ses bras, de l'embrasser!...

Les hommes passent toujours, mais ce n'est pas encore Yvon!... Non, ce n'est pas lui!... La pauvre enfant commence à avoir une angoisse horrible; ses jambes fléchissent sous elle et, malgré l'air frais de la mer, qui évente son front, une sueur moite perle à la racine de ses cheveux.

Ils sont tous passés!... Le quai est désert!... La nuit tombe lentement... et Jeanne est encore là, toute droite, avec un regard trouble...

— C'est-y vous, mam'zelle Jeanne? fait une voix tout près de la jeune fille.

— Oui, qu'y a-t-il?

— C'est deux lettres que j'ai à vous remettre de la part d'Yvon Le Floch.

— Alors... il n'est donc pas mort! s'écrie Jeanne, en joignant les mains.

— Ben sûr que non! réplique le patron Kernu; seulement, il ne r'viendra pas cette année, rapport à un engagement qu'il a pris avec un pêcheur de Saint-Pierre.

— Encore un an à attendre! se dit Jeanne.

Les lettres d'Yvon sont dans son corsage, et, de temps en temps, elle les retire pour les baiser.

Eh bien! elle attendra. Puisqu'il vit, puisqu'il l'aime encore, elle aura la force de supporter une seconde épreuve.

Et, malgré les conseils de sa tante, malgré les railleries de ses compagnes, elle attendit!...

* *

Là-bas, autour du grand banc, c'est toujours la mer grise, le ciel de plomb!... Toujours les longues pêches dans l'atmosphère translucide, les périodes de brume durant lesquelles on n'entend que le sinistre beuglement de la trompe d'alarme, les grandes batailles avec la mer démontée.

Ah! c'est une rude vie, que celle de ces pêcheurs!...

Yvon a repris son service à bord de la *Sainte-Marie-des-Grâces* et, soit à la barre, quand il fait gros temps, soit sur le pont, quand il jette la ligne, il songe à la vieille et à Jeanne. Quelquefois, il chante pour s'exciter un peu, mais il n'est pas gai.

Par moments, il est sans forces, épuisé; ses membres se raidissent, ses dents claquent, il sent des douleurs aiguës derrière la tête. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir?... Ça lui prend par crises et puis ça passe!... Un jour, il est tombé en descendant l'échelle de l'écoutille, et les camarades ont dû le relever.

— T'as la fièvre, mon garçon, lui a dit Kernu, faut te coucher.

Et il est resté toute une semaine dans sa niche, sans bouger, comme une bête malade.

Enfin, un beau matin, toute la flottille des Paimpolais se rassemble à la suite du *Vainqueur*, et l'on fait voile pour la France. La *Sainte-Marie*, comme beaucoup de bateaux de Terre-Neuve, a l'habitude de descendre dans le golfe de Gascogne pour y vendre sa cargaison, avant de rentrer à Paimpol.

— Quand tu s'ras au bon soleil de Bordeaux, t'iras mieux, dit-on sans cesse à Yvon.

Mais c'est égal, son mal ne s'améliore pas; il reste assoupi pendant des heures entières sans pouvoir même se remuer sur son lit. Dans ses rêves d'halluciné passent des apparitions bizarres: tantôt ce sont des figures grimaçantes qui se penchent sur lui, puis c'est Jeanne, avec ses beaux cheveux blonds, qui murmure à son oreille de douces paroles d'amour. Alors, il se réveille, oppressé, la gorge sèche, et le mal du pays le reprend.

C'est une obsession!... Il la revoit tout le temps, cette chaumière avec ses murs blanchis à la chaux, sa grande armoire de chêne et son immense cheminée. Et de se sentir si loin, si loin, cela lui cause des envies folles de pleurer.

On lui donne souvent sa boîte de matelot, où il a renfermé ses lettres et ses épargnes; il s'amuse à la ranger, comme un petit enfant, et cet argent, qu'il a amassé avec tant de peine, il le regarde en répétant:

— C'est pour Jeanne!...

Quatre heures.

Au loin, sous le soleil qui se couche dans une éblouissante lumière rouge, derrière la grande mer d'un bleu inaltérable, on voit se dessiner les larges découpures des côtes de Gascogne. L'homme qui est en vigie crie tout à coup: « Terre! »

A cet instant, en bas, dans la cabine, les matelots de la *Sainte-Marie-des-Grâces* sont rangés autour du lit d'Yvon Le Floch, qui agonise. Le hublot ouvert laisse pénétrer un peu d'air et de jour dans ce logis, empoisonné par des senteurs de fièvre.

Yvon étouffe, il se débat.

— Otez-moi ça! dit-il constamment en portant les mains à sa poitrine.

C'est comme un poids énorme qui l'écrase.

— Attends! mon gars, lui répond Kernu, en essuyant ses yeux du revers de sa main; on va te débarrasser de c't'affaire.

Le moribond parle à mi-voix: on dirait qu'il répond à des êtres mystérieux de l'au-delà.

Soudain, il étend le bras.

— Vous êtes là, patron? demande-t-il.

— Mais oui; tu ne me vois donc pas?

— Non, il fait trop nuit.

Ce n'est pas encore la nuit, mais Yvon ne voit plus!

— Eh ben! qu'est-ce que tu veux?

— Ma boîte... c'est pour la vieille... et... pour... Jeanne...

Puis sa tête retombe en arrière.

— Mort! fait le patron.

Et les quatre hommes se mettent à genoux.

Le lendemain, on le jeta dans l'eau profonde, à la même heure où Jeanne voyait arriver, du haut de la falaise, le premier bateau de Terre-Neuve.

L. COMBIER.



L'empereur et l'impératrice de Russie à l'Opéra et à Versailles. — Opéra-Comique : réouverture. — Les grands concerts. — Nouvelles et nouveautés.



PRÉSENT que la fièvre franco-russe est un peu apaisée et que nos hôtes impériaux ont emporté avec nos regrets le souvenir de notre enthousiasme, de nos splendeurs et de nos frénétiques admirations, qu'il nous soit permis de reprendre, dans un calme relatif, nos paisibles habitudes, non sans l'ardeur nouvelle que laissent les féconds souvenirs, qu'apportent les grandes espérances.

Comme nous l'avions dit, la musique a été mêlée largement à ces fêtes gigantesques où, pendant une semaine, tout un peuple en délire a pu donner un libre cours à sa nature spontanée, chevaleresque et passionnée pour les grandes choses.

Tous les journaux ont raconté, jour par jour, les prodiges et les programmes, cent fois répétés, des solennités nationales, littéraires et musicales, offertes, par la France entière, en l'honneur du tsar, de la tsarine et de leur brillante suite.

L'Opéra s'est montré à la hauteur de sa tâche dans sa représentation de gala, qui a été éblouissante, avec le concours de nos premiers artistes.

On s'est demandé pourquoi notre première scène lyrique n'avait pas saisi cette occasion pour reprendre l'une des plus belles œuvres de Meyerbeer : *L'Etoile du Nord*, dont le superbe deuxième acte eût électrisé le public et eût été un hommage flatteur pour les souverains russes.

Le premier acte est du pur opéra comique, et on retrouve, dans ce commencement de partition, la plume suave, spirituelle et doucement mélancolique qui a écrit les *Quarante Mélodies*, ce livre du cœur qui vaut deux opéras.

Mais le magnifique finale est comme tout le deuxième acte, d'un mouvement si dramatique, si palpitant, qu'on n'a trouvé dans le domaine symphonique que le *Roméo et Juliette*, de Berlioz, à lui comparer.

On sait quel effet saisissant produit la scène de ce finale, où le czar Pierre, caché sous l'habit d'un

simple capitaine, se mêle aux conjurés, dont il a découvert la conspiration ourdie contre lui et leur offre de leur livrer le czar seul et sans armes. « Oui ! Oui ! » rugit la troupe... « Eh bien ! frappez-moi donc ! » dit Pierre le Grand, en découvrant sa poitrine, « car je suis le czar ! Je suis votre souverain ! » En présence de cette noblesse et de ce courage, tous tombent prosternés. Cette scène est d'une beauté indescriptible, et combien elle eût mis le comble à l'enthousiasme, pendant cette inoubliable soirée de gala !

Mais le spectacle était surtout dans la salle, splendidement décorée, comme tout le palais de Garnier, au dehors et au dedans. Un public étincelant de toilettes et de diamants, dont le miroitement de mille feux augmentait encore l'éclat, ne détachait pas ses yeux de la loge impériale. Les lorgnettes en mouvement avaient toutes le même objectif : cette loge féerique qui renfermait le tsar et la tsarine.

Du reste, le programme n'a pu être complètement exécuté. Nicolas II, déjà souffrant dans l'après-midi, — on le serait à moins, — s'est retiré après l'acte de *Sigurd* (le deuxième), par M^{me} Caron, MM. Alvarez et Renaud ; et quelques scènes de la *Korrigane*, avec M^{me} Rosita Mauri. Comme à l'arrivée, le départ des souverains a été l'objet de hurrahs frénétiques et des plus chaudes acclamations. On peut affirmer, du reste, qu'il en a été toujours de même sur tout leur parcours. Il faut reconnaître qu'en dehors de l'attrait exercé par le rang suprême, l'extérieur de nos hôtes impériaux, leurs personnes, sont des plus sympathiques. Le visage de Nicolas II est empreint d'une mâle énergie, d'une noble fierté que tempère l'expression d'une bonté pleine de bienveillance.

Que dire de la grâce souveraine de la jeune impératrice de Russie, si ce n'est que, sans avoir besoin de la manifester par des actes ou des paroles, elle lui a conquis tous les cœurs de la nation française ?

Le gala de Versailles, au palais de nos rois, avait un cadre plus sévère, mais vraiment grandiose, malgré l'état d'abandon où reste depuis longtemps ce monument de nos gloires passées, état très habilement voilé par une fort belle déco-

ration. Il contient tant de merveilles et de trésors artistiques, que cette troisième journée des souverains russes leur a laissé une impression plus profonde encore que les deux premières.

La soirée musicale et dramatique n'a commencé qu'à dix heures. Après deux pièces de vers, récitées par M^{me} Sarah Bernhardt, M^{lle} Delna a chanté l'air de *Samson et Dalila*; M. Fugère un air de *Joconde*; M. Delaunay a dit ravissamment *Une soirée perdue*, de Musset; et M. Coquelin n'a pas eu moins de succès dans ses monologues. N'oublions pas M. Delmas, qui a chanté l'air des *Saisons*, d'Haydn. Les danses anciennes, exécutées par M^{lles} Mauri, Subra, etc., etc., ont été très appréciées.

C'est à 11 h. 15 que le cortège impérial a quitté le palais de Versailles, au milieu des vivats répétés de la foule, pour se rendre à Châlons, où aux fêtes artistiques devait succéder un grandiose spectacle militaire comme il a rarement été donné à une nation d'en offrir.

Le duel des deux *Don Juan* est resté au second plan, surtout à l'Opéra, qui préparait sa soirée franco-russe. L'Opéra-Comique a pu prendre de l'avance et n'en a pas moins donné des spectacles attrayants aux centaines de mille de visiteurs venus de la province et de l'étranger. Ayant rouvert ses portes, presque au jour annoncé, avec *Orphée*, *Le Pardon de Ploërmel*, *Don Pasquale*, *La Femme de Claude* et, successivement, *Mignon*, *Les Noces de Jeannette*, *Carmen*, *Mireille*, *Galathée*, etc., cela lui permettait de répéter *Don Juan* tout à l'aise; on assure qu'il est prêt à passer. Après, on doit donner le *Kermaria*, de M. C. Erlanger. La première de *Cendrillon*, de Massenet, aura lieu vers le 15 janvier.

Les grands concerts Colonne et Lamoureux se préparent aussi à rentrer en scène : M. Colonne après de brillants succès à Londres; M. Lamoureux avec une œuvre à sensation : *Les Béatitudes*, de César Franck. On sait que M. Colonne en donna trois auditions au Châtelet, en 1893, et on se demande comment il a pu rester si longtemps sans reprendre un tel chef-d'œuvre, qui date de vingt ans, et à la première lecture duquel il assista, chez l'auteur, boulevard Saint-Michel, 95, en février 1879. Attendons-nous donc à voir encore un duel pacifique, mais surtout très artistique, entre les deux célèbres chefs d'orchestre, car on dit tout bas que le Châtelet pourrait bien aussi faire entendre *Les Béatitudes*!

Avons-nous dit qu'après la soirée de gala absolument féerique de l'Opéra, dont l'empereur et l'impératrice garderont un souvenir ineffaçable, le tsar avait témoigné sa satisfaction à MM. Bertrand et Gailhard en leur remettant la croix en diamants de l'ordre de Sainte-Anne? Ajoutons que M. Jules Claretie, l'éminent directeur de la Comédie-Française, a été l'objet d'une distinction semblable, en recevant des mains impériales l'ordre de Saint-Stanislas.

On assure que M^{lle} Van Zandt, attendue très prochainement à Paris, et engagée par M. Carvalho, ne débutera que vers la fin de novembre.

L'élection, par les professeurs du Conservatoire national de musique, de quatre d'entre eux, appelés à faire partie du Conseil supérieur de cette institution, a donné le résultat suivant : *Section musicale* : MM. Saint Yves-Bat, professeur de chant; J. Delsart, professeur de violoncelle; Alp. Duvernoy, professeur de piano. Dans la *section dramatique*, c'est M. Leloir qui a été nommé.

En attendant que les nouveautés annoncées, et un peu retardées par cette semaine éblouissante et incomparable dans les fastes de notre histoire, se montrent sur l'affiche, signalons à nos lectrices une étude littéraire et musicale d'une haute valeur artistique, une lecture instructive et attachante s'il en fut. Elle a pour titre : *SYMPHONIE; mélanges de critique littéraire et musicale*, avec un beau portrait de Rameau gravé à l'eau-forte.

Le livre est signé du nom d'un érudit, M. Hugues Imbert, l'auteur des *Profilis de musiciens*. On sait déjà que ce nom signifie esprit et science. D'une esthétique légère et savante, l'écrivain établit un parallèle entre Rameau et Voltaire, et donne des témoignages certains de leur collaboration par des lettres d'un vif intérêt.

Puis, d'une plume éloquente, il esquisse la vie douloureuse de Schumann, analyse cette nature vouée à la souffrance, et s'élève aux plus émouvantes appréciations sur ce musicien dont les œuvres sont une belle part de son âme tourmentée. Avec le fouet de la raison et une pointe d'ironie, il flagelle les critiques musicales de Stendhal, et termine, dans un style d'une grande élévation, avec le *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz, et le *Manfred*, de Schumann, dont le sujet est, on le sait, emprunté à Lord Byron.

C'est un ouvrage de psychologie musicale, rempli d'émotion vraie, d'un grand intérêt historique. Tous les aperçus en sont de la plus évidente justesse.

En vente à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine.

A demander : la gracieuse *Berceuse*, de Cesare Galeotti, pour piano, très moyenne force, d'une mélodie expressive très goûtée, et pour le chant : un ravissant petit poème des *Chansons d'Enfants*, mis en musique par Ed. Grieg avec une grâce enfantine exquise. Son titre : *L'Arbre de Noël*, le dit à lui seul. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

ERRATUM. — Nous avons dit, bien à tort, dans notre chronique d'octobre, que les *Cours de diction* tenus par M^{me} Mutel auraient lieu, 34, rue de Penthièvre; mais c'est bien chez M^{me} Crabos, 53, boulevard Saint-Michel, qu'ils ont lieu, comme les *Cours de chant*, deux fois par semaine, les mardis et vendredis.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



VIVE la France! Vive la Russie! Vive l'empereur! Vive l'impératrice! Vive l'armée!...

J'en ai les oreilles encore pleines et le cœur bondissant de tout cet enthousiasme qui criait : Vive la Patrie! Car, au fond, n'est-ce pas cela que signifiaient ces hurrahs, cette joie débordante, ce luxe inouï, cet accueil fou.

Oh! les beaux jours que nous venons de

passer à nous sentir revivre enfin! Comme l'âme de la France tressaillait en chacun de nous avec orgueil et reconnaissance! Dire qu'il y a des gens pour prétendre que cet amour de la patrie, du sol natal est éteint, mort à jamais, que c'est une de ces vieilles choses à mettre au galetas avec les tables à trois pieds et les chaises dépaillées.

O patrie, désespérer de toi, c'est te trahir!

Ceux-là qui nient étaient-ils sur la route glorieuse ouverte dans Paris le 6 octobre; sous la lumière blonde d'un matin d'automne, ont-ils vu à travers la vapeur légère qui montait du sol à la cime des arbres en fleurs du Bois de Boulogne, dans les plis rouges des burnous éclatants, à la pointe étincelante des baïonnettes, et, s'ils ont vu, n'ont-ils rien pensé au delà de l'heure présente et du radieux spectacle de la grande ville qui se réveillait, comme la Belle dormante, après un sommeil de vingt-cinq ans, tout noir de silence et d'abandon?

S'ils n'ont vu dans cette fête des yeux qu'un jeu de couleurs, s'ils n'ont perçu qu'une gamme de sons dans ce brouhaha joyeux ou enthousiaste, je les plains, car ils ont perdu une exquise sensation d'orgueil légitime, d'amour débordant, et cette griserie délicieuse qui du cœur monte au cerveau, en arrachant à la poitrine haletante un sanglot de bonheur. Les malheureux, ils ne connaissent donc pas la plénitude de cœur qui mouille les yeux de larmes délicieuses et fait un peu souffrir parce qu'elle fait aimer beaucoup.

Je suis sûre, chères lectrices, que, toutes, vous avez senti cela, les privilégiées, en voyant les autres retenues dans leur province, en lisant tous ces détails de la visite impériale que nous venons de recevoir.

Cet amour de la patrie purifie tout, même les journaux! Ordinairement, on nous en défend la lecture : « Minette, tu n'ouvriras jamais *Le X* ou *La Z*. » Aujourd'hui, le père de famille, son bonnet grec un peu sur l'oreille, car il est tout ragailardi par sa lecture, nous abandonne « la feuille publique » en nous disant : « Tu peux tout lire, Minette. »

Et Minette ne se l'est pas fait répéter; elle a tout lu avec avidité; elle sait que les landaus étaient comme ceci, les robes comme cela; elle connaît son protocole sur le bout du doigt, et répète comme un écho les vers charmants de l'académicien-poète :

Mais, chez nous, c'est la France encor qui vous accueille, Et vous lirez le mot « amitié » sur la feuille Qu'elle place devant vos yeux.

La France a été la fée des contes bleus pendant ces quelques jours. Sa baguette touchait le fer, la pierre, le bois, comme la marraine de Cendrillon, et tout cela devenait rayonnant, chatoyant, éblouissant. Et Minette sourit, parce qu'elle sait que les globes lumineux des boulevards sont en celluloïd, comme d'humbles épingles à cheveux, et les fleurs du Bois de Boulogne en papier végétal comme le couvercle d'un vulgaire pot de confiture. La fée a passé par là, et l'eau des fontaines est devenue du feu, et les tours Eiffel envoyaient des étoiles sur la terre.

C'est parce que vous connaissez tous ces détails, sans en omettre un seul, que je ne vous en donnerai aucun.

Mais, lorsque le rêve est envolé, la fête finie, le voyage achevé, il n'y a rien de plus agréable que de pouvoir causer avec ses amis de ce qui vous a ému, charmé, étonné, effrayé même, ne fût-ce que pour en rire.

Voilà pourquoi, chroniqueuse forcément en retard, sous la lampe de la veillée, auprès d'un feu languissant qui n'ose pas flamber, tant la soirée est tiède au dehors, je reviens avec vous plutôt sur les impressions que sur les faits, courant à l'aventure d'un souvenir à l'autre, cherchant à saisir et à fixer surtout ceux que vous avez partagés avec moi, ou ceux que je voudrais faire revivre devant vous, plus vivants, plus attrayants... et je commence par le commencement, parce que j'y vais trouver l'occasion de vous parler de ce que j'aime le mieux.

Eh bien, les avez-vous vus, nos héros d'Afrique, avec leur drapeau décoré, leurs faces noires où la

ligne éblouissante des dents éclate, dans un rire bon enfant, quand on est *sami-sami* (amis). Et nos beaux spahis rouges? En les voyant défiler dans leur manteau éclatant, derrière la voiture impériale, j'ai eu la vision d'un autre matin semblable, il y a longtemps, bien longtemps, dans ce même bois, piétiné par une foule enthousiaste : une voiture découverte, précédée de dragons, s'avancait doucement, et l'impératrice Eugénie, dans tout l'éclat de sa jeunesse, souriait aux cris ardents de son peuple; par un caprice de sa beauté, sûre de tous les triomphes, elle s'était frileusement enveloppée dans un grand burnous de spahis et, trouvant que cette pourpre rendait plus éclatante sa blancheur de rousse, elle avait ôté ses gants; ses mains effilées reposaient paresseusement sur la rude étoffe de nos cavaliers africains. Le lendemain, tout Paris féminin eut son burnous, et les belles dames ôtèrent leurs gants pour monter en voiture.

Mais je m'égare; revenons aux jours d'aujourd'hui et dites-moi si je vous les ai trop vantés, mes beaux caïds. Sont-ils assez fiers sur leurs hautes selles en bois, recouvertes d'or, d'où pendent les amulettes, qui battent le poitrail de leurs chevaux, et parmi lesquelles brille la boîte ciselée qui renferme la généalogie du noble coursier, et la housse soyeuse, dont les plis couvrent sa croupe; on dirait ces Sarrazins des croisades, comme nous en montrent les vieilles enluminures. Et le grand chapeau en plumes ombrageant le cou; et cette souplesse du cavalier, ne faisant qu'un avec sa monture; et ce regard hautain se posant sur toutes choses avec la même indifférence apparente. Ne vous y trompez pas, ces silencieux du désert ont une rare puissance d'analyse; ils voient, comprennent et se souviennent; mais toute leur ambition est de paraître sourds, muets et aveugles par orgueil de race. Quel contraste avec notre expansion française qui crie, qui court, qui se dépense, qui se donne, de la fièvre dans les veines et de la folie dans les yeux. Combien ce beau couple du Nord a dû être étonné et charmé par cette *furia francese*, dont se moquent ceux qui en ont peur. C'est ce même contraste, sans doute, qui a conquis tous les cœurs sur le passage de la jeune souveraine, dont le sourire paisible et charmant a toutes les grâces de la bonté la plus exquise. On ne pouvait s'empêcher, en voyant ce beau couple s'avancer dans toute la splendeur de sa puissance, avec cet air grave et doux où passait parfois, entre deux sourires, comme un nuage de mélancolie, à la joie profonde qu'il doit ressentir lorsque, affranchi de l'étiquette, des chambellans, du maire, du général, du gouverneur, du ministre, de tout enfin, il se retrouve seul et libre de s'aimer, de se le dire et d'épier dans les gestes encore incertains, dans le regard étonné et naïf de leur enfant, l'éveil des sentiments et de l'intelligence qui font la joie et l'orgueil du père et de la mère...

Hélas! il faut s'arrêter sur cette vision du bonheur intime, le seul véritable. Je veux vous parler d'autre chose, car enfin le monde tourne; les grands événements n'empêchent pas les petits et, souvent, ceux-ci ont sur l'existence une influence plus directe que ceux-là. Nous en avons la preuve nouvelle dans le nombre extraordinaire de lettres qui nous parviennent depuis que nous avons annoncé les améliorations du journal.

Ces lettres qui arrivent à la Direction un peu de tous les coins du monde sont évidemment la plus douce récompense des efforts qu'elle fait pour vous être agréables; c'est aussi un encouragement à poursuivre dans le sens où elle a si bien réussi.

« Quel bonheur, écrivent les unes, notre cher journal va nous parvenir deux fois par mois. »

« Notre journal, qui est notre meilleur ami, ne pouvait nous faire un plus grand plaisir que de paraître plus souvent, » écrivent les autres.

« Nous comptons les jours en attendant notre journal, » dit une troisième. Et il y a des points d'exclamation, et il y a un petit mot bien personnel qui trahit une délicatesse de reconnaissance dont directeur et écrivains sont profondément touchés.

Je suis heureuses, chères lectrices, d'être le porte-voix de tous ceux que votre bonne amitié réchauffe de ce souffle de sympathie et de vous remercier au nom de tous de répondre si complètement à nos efforts pour vous être agréables.

Vous êtes bonnes et charmantes, ce qui nous rend très fiers en prouvant le choix supérieur de celles qui nous lisent. Savez-vous bien que cela a une grande influence sur le journal lui-même, et que la qualité du lecteur fait en partie la qualité de la lecture. Quand on se sent en communion d'idées, de sentiments, avec son public, ça va tout seul; si une pensée délicate vient au bout de la plume, on lui sourit et on l'écrit bien vite, car on sent qu'elle sera saisie par la petite amie lointaine qui doit la lire; si un compliment quelconque sort de l'encrier, on l'envoie sans hésitation : il est mérité, pourquoi le taire? Et pendant que la pensée réunit ainsi deux pensées, deux esprits jusqu'à n'en faire qu'un, ceux qui sont chargés de vous renseigner, de vous amuser en vous donnant ces mille travaux, ces dix mille renseignements dont vous êtes si avides, cherchent, méditent, feuilletent, consultent, dessinent; ne faut-il pas une sélection toute particulière pour des abonnées si confiantes et si reconnaissantes? Mais voici une fin d'article qui ressemble à une indiscretion; que serait-ce si j'allais dire toutes les améliorations, surprises, transformations, que l'on médite pour vous! Non, non, je m'arrête, et qu'il vous suffise en lisant cette chronique de lire le mot *amitié* sur la feuille qu'elle place devant vos yeux.

G. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en triangle

Excavation. — Faiblesse extrême. — Désse de la beauté. — Impressionnée.
— Mets délicat. — Négation. — Voyelle.

(Marie Bérard.)

Mots en if

Verticalement, au centre : Instrument de musique.

Horizontalement : A la campagne. — Pour appeler. — Avant la création. — Pour l'abordage. — Un jeu enfantin. — Ou alpha. — Pas tranquille. — Planche de charpente d'un plancher. — De la nature du sucre. — Voyelle. — Consonne. — Est à point. — Au navire. — Plante légumineuse.

(Le père de Marguerite Grosjean.)

Mots en carré

Un Etat d'Afrique. — Ou aigre. — Faire des vers. — Veut dire chant. — Cercle autour d'une place.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en trident

Verticalement : Un joli quadrupède. — Un genre de spectacle. — Précieuse quand elle est vraie.

Horizontalement : Où l'on demeure en voyage. — Après le naufrage. — Ou Orient.

(Ancienne abonnée.)

Métagramme

Bac. — Grimace. — Pour travailler la terre. — Pour rouler. — Etable à pores. — Poussière mouillée. — Partie du visage. — Chef-lieu de canton de la Sarthe.

(M. G.)

Mots en salière

Horizontalement : Pour la minéralogiste. — Reconnaissance verbale. — Herbe sèche. — Préfixe. — Unité.

Verticalement : Finesse de l'esprit.

(Du château des Lilas.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'OCTOBRE

MÉTAGRAMME SYLLABIQUE : Parade. — Parasol. — Paravent. — Parapluie. — Paraclet. — Parapet. — Parage. — Paraphe.

MOTS EN HÉLICE :

H A L L E
A S I E
L I S
L E
E
B

F A

P A R

F A R D

B A R D E

ÉPIGRAMME : De J.-B. Rousseau.

MOTS EN COUPE :

I N D E F I N I E
M I N E T T E
S E C R E T E
M A N N E
B R A G A
A N E
I D A
T
H
N I L
E
P R E
M A Y E T

CHARADE : Grand-camp.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Acan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.